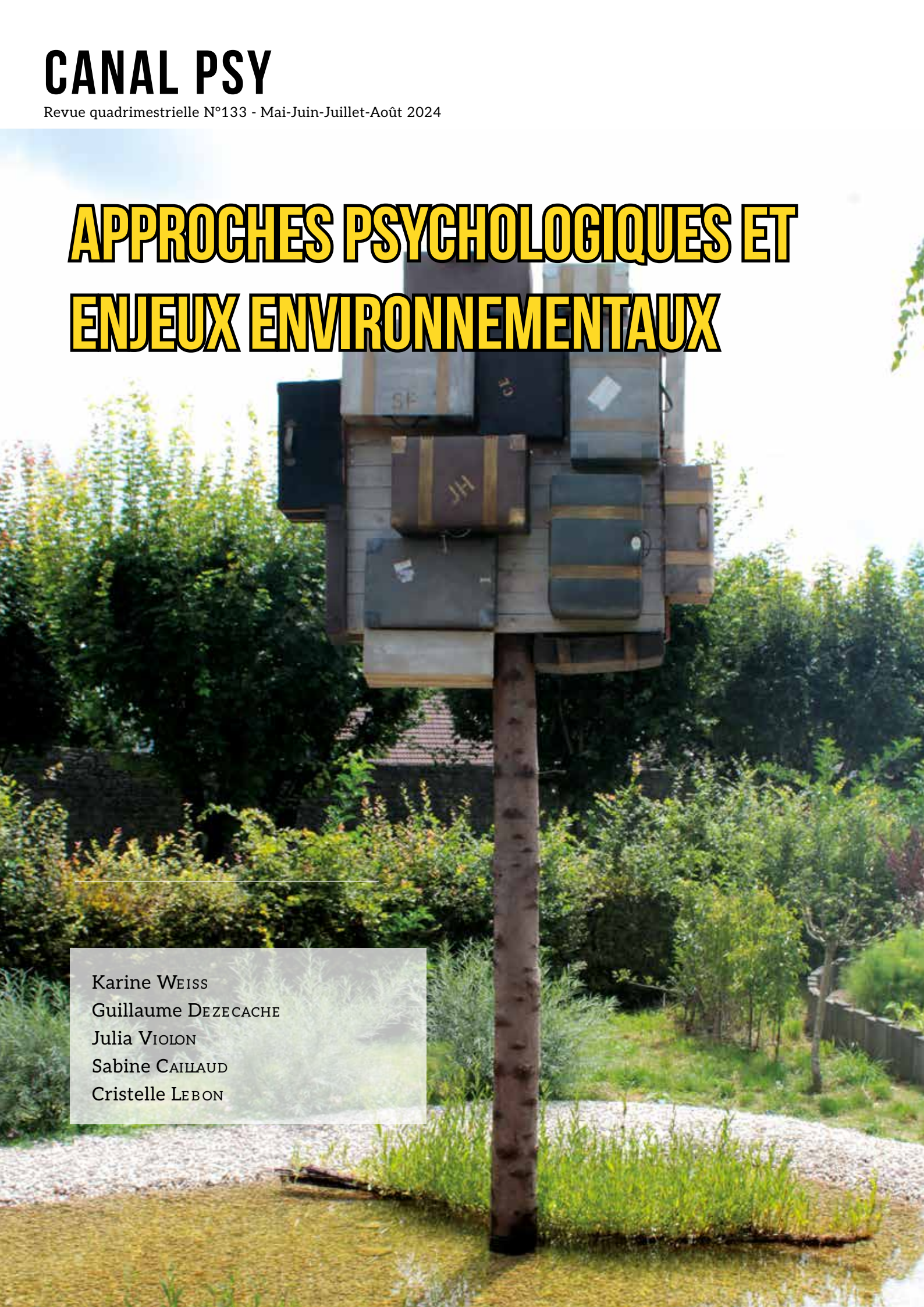


APPROCHES PSYCHOLOGIQUES ET ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX



Karine WEISS
Guillaume DEZECACHE
Julia VIOLON
Sabine CAILAUD
Cristelle LEBON

Clémentine Mélois, *Alors c'est bien*, Paris : L'arbalète/Gallimard, 2024, 202 p., 19,50 €

JEAN-MARC TALPIN

La joie, ça éclate, c'est fait pour ça, la joie, se diffuser, se répandre. La joie, et la tendresse aussi. Et la tristesse quand elle vient mâtiner les deux autres, et réciproquement. En un mot, cela s'appelle la vie.

Alors c'est bien est de ces livres qui vous mettent en joie et vous bercent le cœur dans la créativité d'une écriture qui fait entendre les mots, le plus souvent des mots simples, alors qu'on finit souvent par ne plus les entendre.

Clémentine revient sur son enfance, son adolescence, sur leurs lieux, déploie la mythologie familiale, une mythologie heureuse et fantaisiste, dans l'accompagnement de la maladie, de la fin de vie, de la mort de son père. Et si les larmes sont là par moment ce sont au fond des larmes de consolation, des larmes de tristesse de la perte (ne plus revoir ce père aimé, et parfois agaçant quand il termine, et salope, ce que vous aviez commencé), des larmes de reconnaissance aussi pour cette belle vie partagée, pour cette belle vie permise aussi dans la liberté.

« *Alors c'est bien* » ce sont les derniers mots du père. Quel cadeau à sa fille qui se tient sans crainte auprès de lui.

Dans cette famille créative, un peu bohème, foutraque serait sans doute plus juste, dans cette famille enrichie des amis, l'enterrement du père a été préparé avec lui, on a trié avec lui dans ses œuvres, on a fait une expo dans le capharnaüm enfin ordonné de son atelier, on a créé aussi la plaque pour sa tombe avec ce métal émaillé qui faisait ses créations. Et l'enterrement a été une fête, un partage.

Terminons avec des mots de Clémentine :

« Nous aurions pu faire n'importe quoi : quelles que soient les entreprises de ses filles ou de ses petits-fils, Papa s'investissait avec l'enthousiasme et la joie immense dont il était capable.

On ne peut pas tout raconter d'une vie, surtout lorsqu'elle a été beaucoup vécue et qu'elle est vue à hauteur d'enfant. »

La lecture de ce livre participe à ce que la vie soit « beaucoup vécue ».

Maître de conférences en Psychologie Sociale et chercheur à l'unité INSERM U1296 "Radiations : Défense, Santé, Environnement", directeur de l'Institut de Psychologie.

Alors même qu'une coopération à l'échelle mondiale apparaît indispensable pour relever les défis de la transition écologique, l'actualité témoigne d'un recul préoccupant des efforts internationaux en faveur de l'environnement, au profit d'un déni systémique des enjeux climatiques. Le retour prochain, à la présidence des États-Unis, d'une figure emblématique du climatoscepticisme et du mépris des minorités et des plus démunis ne fera qu'aggraver cette situation. Ainsi, la crise climatique ne peut être réduite à un simple problème environnemental : elle est une crise globale qui, au lieu de catalyser une mobilisation unifiée, met en lumière les fractures politiques et sociales, exacerbe les inégalités et révèle la fragilité des liens qui nous unissent.

Ces constats suscitent un sentiment croissant d'impuissance et une perte de confiance en l'avenir, alimentant l'écoanxiété et, plus largement, une détérioration de la santé mentale. Ce phénomène, particulièrement visible chez les jeunes, ajoute une crise psychique aux crises environnementales et sociales. Comment, dès lors, accompagner les individus et les groupes dans un monde où les repères vacillent ? Comment reconstruire des solidarités et redonner un sens à l'action collective ? Ce numéro de *Canal Psy* s'attache à explorer les interactions entre crise écologique, souffrance psychique et dynamiques sociales, tout en proposant des pistes pour comprendre et engager les transformations nécessaires des comportements, des relations et des institutions.

Karine Weiss ouvre ce dossier en présentant les apports de la psychologie environnementale, discipline qui analyse les interactions complexes entre les individus et leur environnement naturel, social et culturel. Elle examine les impacts psychologiques du changement climatique, notamment l'écoanxiété, et met en lumière le potentiel des solutions fondées sur la nature pour restaurer le bien-être, particulièrement en milieu urbain.

Guillaume Dezecache poursuit en analysant les conséquences des chocs écologiques sur la cohésion sociale. Il montre comment les catastrophes climatiques exacerbent des vulnérabilités préexistantes qui relèvent davantage de choix politiques que de fatalités naturelles. Soulignant l'importance cruciale

de la confiance sociale comme levier de résilience, il appelle les psychologues à s'engager dans des collaborations interdisciplinaires adaptées aux spécificités des contextes locaux.

À travers un dispositif thérapeutique novateur de marche en groupe, Julia Violon propose une réflexion sur la reconnexion avec le vivant non-humain. Elle illustre comment des pratiques simples, comme marcher ensemble dans la nature, peuvent non seulement restaurer les liens entre des adolescents et leur environnement, mais aussi offrir des espaces de symbolisation et d'interactions sociales pour des patients en souffrance psychique.

Pour clore ce dossier, nous vous proposons un compte-rendu de la première conférence publique « PSYS Déj' » organisée par l'Institut de Psychologie en septembre 2024. Sabine Caillaud et Cristelle Lebon y ont présenté comment les approches psychosociale et psychanalytique permettent de comprendre les freins à la transition écologique et, plus largement, les mécanismes de l'inertie collective face au changement. Loin d'un discours pessimiste, elles encouragent les psychologues à analyser ces résistances et à soutenir les processus de transformation en réinventant nos rapports individuels et collectifs à l'environnement.

Les crises que nous traversons, bien que colossales, sont aussi des opportunités de réinvention collective. Elles nous appellent à dépasser les discours d'impuissance pour tisser des ponts entre les générations, *réimaginer* nos relations au vivant et reconstruire des solidarités durables. Psychologues, chercheurs et praticiens ont un rôle crucial à jouer : en comprenant les mécanismes de l'inertie, en créant des espaces de dialogue et en mobilisant les énergies individuelles et collectives, ils peuvent contribuer à une transformation profonde de nos sociétés, tout en accompagnant les individus face aux angoisses que ces défis suscitent. Ce numéro de *Canal Psy*, grave, mais résolument tourné vers l'avenir, se veut porteur d'espoir et nous invite à réfléchir à nos rôles respectifs dans ce projet commun : réparer, relier et réinventer un monde habitable et équitable.

Bonne lecture et riches réflexions collectives à vous !

SOMMAIRE

Approches psychologiques et enjeux environnementaux

De l'environnement à la nature : comprendre et améliorer les relations des individus à leur cadre de vie par Karine Weiss	p.5
Changement climatique et chocs écologiques : quelle contribution des approches en psychologie ? par Guillaume Dezecache	p.11
De la « nature » à l'« environnement non-humain » : réflexion sur la crise écologique actuelle à partir d'un dispositif thérapeutique de groupe à médiation « itinérance hors les murs » par Julia Violon	p.17
Des psychologues au chevet de la planète ? par Sabine Caillaud et Cristelle Lebon	p.25
retour sur	
Le travail de culture	
Hommage à Georges Gaillard par Jean-François Chiantaretto	p.30

CANAL PSY

Directrice de la publication

Isabelle VON BUELTZINGSLOEWEN, Présidente de l'Université, isabelle.vonb@univ-lyon2.fr

Directeur délégué

Éric JACQUET, Eric.Jacquet@univ-lyon2.fr

Comité éditorial

Nicolas BALTENNECK, Marc-Antoine BURIEZ, Florence CROS, Marjolaine DOUMERGUE, Éric JACQUET, Tanguy LEROY, Raphaël MINJARD, Lila MITSOPOULOU, François OSIURAK.

Édition

Marc-Antoine BURIEZ, Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr

Canal Psy est une revue du département FSP
et de l'Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon 2

5, av. Pierre Mendès France - 69676 Bron Cedex
Tél. 04 78 77 24 76 - <http://psycho.univ-lyon2.fr>

Imprimé par RIME

ISSN 1253-9392

Crédits photos :

Couverture, pp. 10, 16, 24, 36 : Marc-Antoine Buriez

DE L'ENVIRONNEMENT À LA NATURE : COMPRENDRE ET AMÉLIORER LES RELATIONS DES INDIVIDUS À LEUR CADRE DE VIE

KARINE WEISS

Professeure des Universités, psychologie sociale et environnementale, Université de Nîmes

Directrice de l'Ecole Doctorale 583 « Risques et Société »,

Responsable du M2 Psychologie Sociale et Environnementale, Chargée de mission « vie culturelle »

Conceptualiser les relations individus-environnement

Dès ses origines, la psychologie environnementale s'est penchée sur les relations individu-environnement au sens large, c'est-à-dire en se rapportant à trois dimensions : une dimension globale, centrée sur les relations avec l'environnement naturel ; une dimension sociale, qui intègre les relations inhérentes à la société ; et une dimension idéologique et culturelle (pour un court historique, voir Günther, 2022). Ces trois aspects se rapportent à des influences mutuelles et ne sont pas sans rappeler trois des niveaux d'analyse de Doise, bien connus en psychologie sociale (Doise, 1982) : interindividuel, positionnel, et idéologique ; ou encore le modèle écologique de Bronfenbrenner. Ce dernier (Bronfenbrenner, 1977) positionne l'individu au centre de cercles concentriques représentant le microsysteme (interactions immédiates de l'individu avec son environnement proche), le mésosystème qui intègre les relations entre deux microsystemes, l'exosystème, qui inclut les structures et organisations sociales, et enfin le macrosystème qui correspond au niveau idéologique d'une culture. Dans tous les cas, la définition générale de la psychologie environnementale reprend cette idée d'analyses « des relations, interactions et transactions entre les personnes, les groupes sociaux, les organisations et les communautés, avec leurs environnements sociophysiques (naturel, construit et technologique), et les ressources disponibles. Elle entend comprendre et interpréter la situation socio-environnementale et, à partir de

celle-ci, générer de nouvelles formes d'action et d'intervention » (Pol, 2022, p. 197).

Ainsi, la psychologie environnementale aborde les relations avec l'environnement dans une approche qui se veut holistique, en considérant à la fois comment les individus et les sociétés façonnent leur milieu de vie et impactent l'environnement au sens plus large, dans ses différents niveaux, et comment ils sont eux-mêmes impactés par la nature, leurs pairs, les sociétés et leurs cultures, dans ce monde qu'ils ont en partie façonné. Dans cette optique, elle s'intéresse spécifiquement à quatre grands domaines (Giuliani & Scopelliti, 2009) : l'environnement construit, en mettant l'accent sur la satisfaction résidentielle, le bien-être, le confort et le stress ; les cognitions environnementales, et notamment les questions relatives à la perception de l'environnement, aux préférences et aux évaluations affectives ; les comportements environnementaux (ou écologiques) ; et les questions relatives à la nature et à l'environnement global. Depuis le début du 21^e siècle, ces deux dernières thématiques sont en constante évolution dans la littérature scientifique, et les questions de durabilité, de conservation et de changement climatique représentent aujourd'hui un intérêt majeur de la recherche en psychologie environnementale (Schultz & McCunn, 2021). Cette évolution reflète l'inscription de cette discipline dans une démarche éminemment sociale, reflétant les préoccupations actuelles et la nécessité de penser les modes de vie dans une perspective de bien-être et de qualité de vie plus durables.

La psychologie face aux enjeux environnementaux actuels

Le changement climatique, avec ses effets sur l'équilibre des écosystèmes, la perte de la biodiversité, la multiplication des catastrophes et la santé, constitue un des plus grands défis auquel doit faire face l'humanité. La psychologie s'est emparée de cet enjeu en développant deux approches distinctes : (1) une approche en termes de comportements, qui renvoie aux causes du changement climatique, aux impacts individuels et sociaux sur le climat, aux possibilités d'action et aux possibles stratégies d'atténuation, et (2) une approche en termes de risques, qui renvoie aux conséquences du changement climatique et aux capacités d'adaptation des êtres humains. À la conjonction de ces approches, l'analyse des cognitions, affects, motivations, etc., reste un enjeu majeur de la recherche (Swim et coll., 2011). L'approche comportementale en particulier questionne ces facteurs pour tenter de comprendre ce qui pousse l'individu à agir en faveur de l'environnement : quels sont les motivations et les freins à l'action, et comment peut-on les surmonter ? Ainsi, Gifford dresse une liste des « dragons de l'inaction » (Gifford, R., 2011), là où de nombreux auteurs se sont penchés sur la relation entre les attitudes pro-environnementales et les comportements écologiques (voir par exemple la méta-analyse de Bamberg & Möser, 2007), sans toutefois parvenir à expliquer une part suffisante de variance de ces comportements. Finalement, malgré des variables dont la manipulation expérimentale peut paraître prometteuse (par exemple : normes sociales, incitations), il reste difficile d'expliquer ce type de comportement au niveau individuel, et les changements semblent devoir être apportés à un niveau systémique plus large (Steg, L. 2023).

C'est en effet peut-être parce que l'action individuelle se heurte à de trop fortes contraintes structurales, économiques et politiques que le changement climatique est devenu un problème psychologique autant qu'une question environnementale (Clayton, 2020).

Les impacts psychologiques du changement climatique

Comme le souligne le rapport du Groupe Intergouvernemental d'Experts sur le Changement Cli-

matique (IPCC, 2022), la vulnérabilité humaine et celle des écosystèmes sont interdépendantes. Tout d'abord, le changement climatique entraîne l'augmentation et l'intensification des catastrophes naturelles, telles que les inondations, les mégafeux ou encore les tempêtes. En tant qu'événements potentiellement traumatisants, ces catastrophes ont des conséquences physiques, sociales, mais aussi psychologiques chez les victimes comme chez les personnes indirectement touchées (voir par exemple Puechlong et coll., 2020). Parmi celles-ci, le syndrome de stress post-traumatique constitue la manifestation la plus courante des difficultés vécues par les individus confrontés à une catastrophe de ce type (Chen, & Liu, 2015).

Mais lorsqu'on évoque les impacts psychologiques du changement climatique, on pense à des effets à plus long terme résultant de la prise de conscience des risques environnementaux. C'est alors à l'écoanxiété que l'on fait désormais le plus souvent référence dans ce contexte. Ce concept, apparu depuis une dizaine d'années dans les médias et la littérature, est défini tour à tour comme la combinaison d'inquiétude et d'anxiété excessives au sujet du changement climatique (Searle & Gow, 2010), une « peur chronique de la catastrophe environnementale » (Clayton et coll., 2017, p. 68), ou encore une forme grave et invalidante d'inquiétude liée à un environnement naturel changeant et incertain (Helm et coll., 2018). Ainsi, par son caractère émergent, ce concept reflète encore des acceptions variées. On retiendra ici une définition plus récente de Clayton, qui évoque une anxiété associée aux perceptions du changement climatique, même chez les personnes qui n'ont pas subi personnellement d'impacts directs (Clayton, 2020). Cependant, l'écoanxiété ne se réfère pas nécessairement à des troubles anxieux, mais à une palette d'émotions négatives (comme la tristesse, la peur, la colère, la culpabilité ou la honte). C'est aujourd'hui un terme communément utilisé pour évoquer un ensemble de conséquences psychologiques négatives associées au changement climatique et à la crise environnementale. Au-delà des symptômes de santé mentale, l'écoanxiété se caractérise également par une forte préoccupation pour les générations futures, un niveau élevé d'empathie envers les êtres vivants, humains ou animaux, mais aussi par des conflits avec ceux qui ne partagent pas ces préoccupations.

Dans une étude récente (Parmentier et coll., 2024), nous avons pu mettre en évidence la nécessité de différencier écoanxiété et éco-inquiétude. En effet, l'éco-inquiétude émerge comme un facteur médiateur entre la perception de la crise environnementale et l'écoanxiété, telle que mesurée par l'échelle CCAS (Climate Change Anxiety Scale, Clayton & Karazsia, 2020). En effet, la perception de la crise environnementale prédit significativement l'éco-inquiétude. Cette dernière est à son tour prédictrice de l'écoanxiété, de même que, dans une moindre mesure, l'anxiété-trait. Ainsi, l'écoanxiété n'est pas directement liée à la perception environnementale, mais elle découle de l'inquiétude que l'état de l'environnement peut susciter chez certaines personnes; et elle peut également s'expliquer partiellement par l'anxiété-trait. Une implication importante liée à cette distinction est que l'éco-inquiétude est fortement associée à l'engagement pro-environnemental chez les sujets interrogés dans cette étude, ce qui n'est pas le cas de l'écoanxiété. Celle-ci est plutôt associée à de la frustration de ne pas pouvoir changer la situation, voire à de l'impuissance acquise causée en partie par l'ampleur des problèmes écologiques et au manque de contrôle que l'individu éprouve face à ceux-ci (Ágoston et coll., 2022). Enfin, après avoir montré qu'il existait différents profils d'individus écoanxieux et afin de mieux saisir les différents types de réponses écoanxieuses (affectives et symptomatiques), Chan et coll. (2024) proposent un modèle intégratif en distinguant trois ensembles de facteurs explicatifs : l'expérience (directe et/ou subjective des effets du changement climatique), des facteurs cognitifs (croyances, menaces perçues, distance psychologique, etc.) et des facteurs socioculturels basés sur les valeurs fondamentales (biosphériques, altruistes, égoïstes et hédoniques). Les auteurs notent toutefois que « plus de 50 % de la variance de l'anxiété liée au changement climatique reste inexpliquée. Il convient de noter que l'ampleur de l'effet des prédictors est très faible, ce qui suggère que l'anxiété liée au changement climatique est complexe et susceptible d'être déterminée par de multiples facteurs psychologiques, en particulier socioculturels » (Chan et coll., 2024, p. 13).

Écoanxiété, bien-être et rapports à la nature

L'écoanxiété interroge non seulement notre relation complexe à l'environnement en général, mais

aussi à la nature en particulier, puisque plusieurs recherches (Capaldi, et coll., 2014; Jalin et coll., 2024) ont montré qu'elle était associée à un degré élevé de connexion à la nature. Ce lien peut paraître paradoxal puisque l'on connaît depuis longtemps les effets bénéfiques de la nature sur le bien-être et la restauration psychologique (cf. Ulrich, 1984; Staats, 2022). Ces effets contradictoires montrent comment les relations affectives et cognitives que nous entretenons avec la nature peuvent prendre des significations opposées selon les contextes. Ainsi, la nature est traitée dans la littérature comme une expérience positive, permettant le repos, la restauration attentionnelle, ou la réduction des pensées négatives, mais aussi comme une expérience négative, lorsqu'elle entraîne des préoccupations écologiques et une écoanxiété nuisant au bien-être (Staats, 2022).

Il convient de mettre ces considérations en parallèle avec l'évolution des modes de vie, de plus en plus urbains (56 % de la population mondiale habite en ville, d'après les données de la Banque Mondiale¹). Ainsi, « l'expérience avec la nature est généralement mise en contraste avec l'expérience des environnements bâtis et urbains » (Staats, 2022, p. 161) et cette opposition constitue aujourd'hui un défi à relever pour rendre la ville plus écologique dans une optique de durabilité et de résilience. C'est dans ce contexte que les solutions fondées sur la nature (SfN) se développent, afin de rendre la ville de demain plus viable. Elles sont définies par l'Union Internationale de Conservation de la Nature comme « *les actions visant à protéger, gérer de manière durable et restaurer des écosystèmes naturels ou modifiés pour relever directement les défis de société de manière efficace et adaptative, tout en assurant le bien-être humain et en produisant des bénéfices pour la biodiversité* » (Cohen-Shacham et coll., 2016, p. 2). Il s'agit souvent de solutions basées sur la restauration de la nature en milieu urbain afin de faire face au changement climatique, comme la lutte contre les inondations grâce à l'absorption d'eau par le sol et les plantes, ou l'atténuation de la chaleur par la création d'îlots de verdure urbains. Les bénéfices sur le bien-être et la santé humaine, aussi bien d'un point de vue physiologique que psychologique, ont largement été démontrés (pour une revue de la littérature, voir Van der Bosche et Ode Sang, 2017).

1 <https://www.banquemonde.org/fr/topic/urbandevelopment/overview#:~:text=Aujourd'hui%2C%2056%20%25%20de,-monde%20vivent%20en%20milieu%20urbain.>

Les SfN permettent en effet aux habitants de restaurer un rapport de qualité avec leur cadre de vie grâce à une forme de reconnexion à la nature. La théorie de la réduction du stress (cf. Ulrich, 2022) se base sur cette connexion à la nature pour montrer que les personnes stressées tirent particulièrement avantage de la présence d'éléments naturels : perçus de manière primaire, presque inconsciente, les stimuli naturels provoquent des émotions positives et permettent une réduction rapide du stress. Ainsi, les jardins, parcs, friches, potagers partagés, arbres, façades végétalisées, etc., constituent autant de possibilités d'expériences de ressourcement et de bien-être. Les SfN, et plus largement la nature en ville, sont finalement des réponses nécessaires pour restaurer le bien-être urbain, par le biais d'une meilleure qualité environnementale (qualité de l'air, mise à distance des nuisances sonores et olfactives), de plaisirs sensoriels et ludiques, d'émotions positives. Elles facilitent aussi la restauration du lien social et des activités physiques en encourageant l'augmentation des activités extérieures dans un contexte où les individus se replient de plus en plus en intérieur autour des nouvelles technologies (Bailly et coll., 2019). L'enjeu de telles initiatives n'est ainsi pas seulement écologique, mais également social et éminemment politique.

Conclusion

Pour conclure, revenons aux rapports à l'environnement tels qu'ils ont été étudiés par la psychologie environnementale depuis ses débuts : après une focale mise sur les conditions dégradées de la vie urbaine dans les années 60 dans la continuité des travaux de l'École de Chicago, on est progressivement passé à un intérêt de plus en plus marqué pour la place de l'humain dans les questions de dégradation des écosystèmes et de changement climatique. Or, comme le soulignent Lloyd et Gifford (2024), les psychologues environnementaux semblent insatisfaits des résultats de leurs recherches, notamment parce que les approches proposées sont trop souvent décontextualisées, et pas suffisamment axées sur les solutions possibles. Le lien entre les différentes approches locales et globales, urbaines et naturelles, est peut-être l'une de ces solutions. Penser aujourd'hui un cadre de vie résilient à l'aune d'un futur climatique catastrophique devrait mettre

en correspondance les enjeux de la biodiversité et du bien-être humain. Les SfN, parce qu'utiles aux écosystèmes, aux citoyens et aux gestionnaires, permettent de concilier les différents apports des recherches en psychologie environnementale et mettent en exergue l'importance de la nature pour notre équilibre. Mais, encore une fois, les enjeux sont avant tout structurels, économiques et politiques et montrent que la psychologie environnementale doit accompagner les initiatives afin d'y intégrer aux mieux la dimension humaine, mais aussi de proposer des mesures de leurs effets.

Bibliographie

- Ágoston C., Csaba B., Nagy B., Kőváry Z., Düll A., Rácz J., Demetrovics Z. Identifying Types of Eco-Anxiety, Eco-Guilt, Eco-Grief, and Eco-Coping in a Climate-Sensitive Population : A Qualitative Study. *International Journal of Environmental Research and Public Health*. 2022 ; 19(4) :2461. <https://doi.org/10.3390/ijerph19042461>
- Bailly, E., Marchand, D., & Maugard, A. (2019). *Biodiversités urbaines : pour une ville vivante*. Paris, Gallimard.
- Bamberg, S., & Möser, G. (2007). Twenty years after Hines, Hungerford, and Tomera : A new meta-analysis of psycho-social determinants of pro-environmental behaviour. *Journal of Environmental Psychology*, 27(1), 14–25. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2006.12.002>
- Bronfenbrenner, U. (1977). Toward an experimental ecology of human development. *American psychologist*, 32(7), 513..
- Capaldi, C.A., Dopko, R.L. & Zelenski, J.M. (2014). The relationship between nature connectedness and happiness : a meta-analysis. *Frontiers in Psychology*, 5, 976. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2014.00976>
- Chan, H.-W., Tam, K.-P., Clayton, S., Testing an Integrated Model of Climate Change Anxiety. *Journal of Environmental Psychology*, 87, 102368 <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2024.102368>.
- Chen, L. & Liu, A. (2015). The incidence of posttraumatic stress disorder after floods : A meta-analysis. *Disaster Medicine and Public Health Preparedness*, 9(3), 329–333.
- Clayton, S., Manning, C. M., Krygsman, K. & Speiser, M. (2017). *Mental Health and Our Changing Cli-*

- mate : Impacts, Implications, and Guidance. Washington, D.C. : American Psychological Association, and ecoAmerica.
- Clayton, S. (2020). Climate anxiety : psychological responses to climate change. *Journal of Anxiety Disorders*, 74, 102263.
- Clayton, S. & Karazsia, B. T. (2020). Development and validation of a measure of climate change anxiety. *Journal of Environmental Psychology*, 69, 101434. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2020.101434>
- Cohen-Shacham E., Walters, G., Janzen, C., Maginnis, S. (2016). *Nature-based Solutions to address global societal challenges*. Gland, Switzerland : International Union for Conservation of Nature. <https://doi.org/10.2305/IUCN.CH.2016.13.en>
- Doise, W. (1982). *L'explication en psychologie sociale*. Paris, PUF.
- Gifford, R. (2011). The dragons of inaction : Psychological barriers that limit climate change mitigation and adaptation. *American Psychologist*, 66(4), 290-302. <https://doi.org/10.1037/a0023566>
- Giuliani, M. V. & Scopelliti, M. (2009). Empirical Research in Environmental Psychology : Past, Present, and Future. *Journal of Environmental Psychology*, 29, 375-386. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2008.11.008>
- Günther, H. (2022). Umwelt. In D. Marchand, E. Pol & K. Weiss (Eds.). *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (p. 253-255). Paris, Dunod.
- Helm, S., Pollitt, A., Barnett, M.A., Curran, M.A. & Craig, Z.R. (2018). Differentiating environmental concern in the context of psychological adaptation to climate change. *Global Environmental Change*, 48, 158-167. [10.1016/j.gloenvcha.2017.11.012](https://doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2017.11.012)
- IPCC (2022). *Climate Change 2022 : Impacts, Adaptation, and Vulnerability. Contribution of Working Group II to the Sixth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change* [H.-O. Pörtner, D.C. Roberts, M. Tignor, E.S. Poloczanska, K. Mintenbeck, A. Alegría, M. Craig, S. Langsdorf, S. Löschke, V. Möller, A. Okem, B. Rama (eds.)]. Cambridge University Press. Cambridge University Press, Cambridge, UK and New York, NY, USA, 3056 pp. , doi :10.1017/9781009325844.
- Jalin, H., Sapin, A., Macherey, A., Boudoukha, A. H., & Congard, A. (2024). Understanding eco-anxiety : Exploring relationships with environmental trait affects, connectedness to nature, depression, anxiety, and media exposure. *Current Psychology : A Journal for Diverse Perspectives on Diverse Psychological Issues*. Advance online publication. <https://doi.org/10.1007/s12144-024-06098-y>
- Lloyd, S. & Gifford, R. (2024). Qualitative research and the future of environmental psychology. *Journal of Environmental Psychology*, 97, 102347. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2024.102347>.
- Pol, E., 2022 100 notions clés
- Puechlong, C., Weiss, K., le Vigouroux, S., & Charbonnier, E. (2020). Role of personality traits and cognitive emotion regulation strategies in symptoms of posttraumatic stress disorder among flood victims. *International Journal of Disaster Risk Reduction*, 50, 101688. <https://doi.org/10.1016/j.ijdrr.2020.101688>.
- Schultz, P.W. & McCunn, L.J. (2021). Publishing in the *Journal of Environmental Psychology* : Priorities and Insights from the new Editors-in-Chief. *Journal of Environmental Psychology*, 81, 101824. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2022.101824>
- Searle, K. & Gow, K. (2010). Do concerns about climate change lead to distress? *International Journal of Climate Change Strategies and Management*, 2(4), 362-379. <https://doi.org/10.1108/17568691011089891>.
- Staats, H. (2022). Nature (perspective psychologique. In D. Marchand, E. Pol, & K. Weiss (Eds.). *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (p. 160-164). Paris, Dunod.
- Steg, L. (2023). Psychology of Climate Change. *Annual Review of Psychology*, 18(74), 391-421. doi : 10.1146/annurev-psych-032720-042905. Epub 2022 Sep 15. PMID : 36108263.
- Swim, J.K., Stern, P.C., Doherty, T.J., Clayton, S., Reser, J.P., Weber, E.U., Gifford, R. & Howard, G.S. (2011). Psychology's contributions to understanding and addressing global climate change. *American Psychologist*, 66(4), 241-50. doi : 10.1037/a0023220. PMID: 21553950.
- Ulrich, R. (1984). View through a window may influence recovery from surgery. *Science*, 224 (4647), 420-421.
- Van den Bosch, M. & Ode Sang, Å (2017). Urban natural environments as nature-based solutions for improved public health – A systematic review of reviews. *Environmental Research*, 158, 373-384. <https://doi.org/10.1016/j.envres.2017.05.040>.



CHANGEMENT CLIMATIQUE ET CHOC ÉCOLOGIQUES : QUELLE CONTRIBUTION DES APPROCHES EN PSYCHOLOGIE ?

GUILLAUME DEZECACHE

guillaume.dezecache@ird.fr

Directeur de Recherche de l'IRD

UMI Soutenabilité & Résilience (SOURCE), Université Paris-Saclay, UVSQ, IRD

47 boulevard Vauban, F-78280 Guyancourt

Introduction

Si elle pouvait nous paraître distante et abstraite, l'évolution du climat fait partie de notre quotidien. Son traitement est journalier dans les médias, et la population générale en France (particulièrement dans les territoires d'outre-mer) fait l'expérience des anomalies, dérèglements et aléas imputables au changement climatique d'origine anthropogénique. Comme lors de la crise sanitaire de la COVID-19, nombre de collègues semblent souhaiter se reconverter pour apporter leurs théories, outils et résultats à la lutte contre le changement climatique et ses effets. S'il faut saluer cette tendance, il faut aussi se poser la question de ce que peuvent contribuer les approches en psychologie, notamment ses approches cognitivistes. Certains de ses tendances profondes (notamment son individualisme méthodologique [Chater & Loewenstein 2023] ; ses difficultés et/ou réticences à intégrer les approches d'autres sources de connaissances ; aussi son inscription épistémologique portée sur le test frénétique d'hypothèses [Rozin 2001 ; Eronen et coll. 2021]) peuvent nuire à cette ambition.

Avec ce court article, je souhaite discuter de la contribution possible des outils et approches en psychologie et approches cognitives à la question non pas de comment la psychologie peut aider à réduire notre coût carbone et les effets du changement climatique (voir Vlaneascu et coll. 2024), mais à comment les individus et populations peuvent continuer à faire cohésion après des aléas qui mettent à mal

l'accès à des ressources. Cette question est le thème d'un projet scientifique que je mène (<https://sites.google.com/view/anrinextremis/home>), et qui commence seulement. Mais avant même de commencer, le chercheur en sciences cognitives et sciences de la durabilité que je suis se casse les dents sur un problème plus fondamental encore : comment contribuer au mieux à éclairer cette question de recherche, avec les outils dont je dispose et dont je fais d'habitude usage ?

Le problème: L'effet des chocs écologiques sur la cohésion sociale des populations

Il me fallait pour commencer définir le problème. C'est en fait peut-être un des plis à prendre lorsqu'on décide de travailler non pas à partir depuis un cadre théorique que l'on cherche à faire évoluer et dont on fait découler des hypothèses qui serviront à le mettre à l'épreuve. Travailler sur la question de l'effet des chocs écologiques sur la cohésion sociale des populations n'a de sens que s'il s'agit en fait d'un problème en soi auquel peuvent être confrontées une ou des populations dans le monde. L'une des marques de fabrique des (relativement) jeunes sciences de la durabilité consiste en effet à commencer par un problème pratique des systèmes socioécologiques (un système complexe qui comprend des interactions constantes entre un environnement et des agents humains et non humains, et marqués par des dynamiques non nécessairement linéaires) (Verdier et coll. 2020), plutôt que par des enjeux dis-

ciplinaires internes, comme souhaiter augmenter le pouvoir explicatif d'un cadre théorique.

Quel était le problème donc ? Dans un commentaire publié en 2022 sur le site du World Food Programme (<https://www.wfp.org/stories/comment-there-no-time-waste-responding-rising-hunger-haiti>) et consacré à la crise alimentaire en Haïti, Jean-Martin Bauer, directeur du Programme alimentaire mondial des Nations unies pour Haïti, raconte que la situation de l'île, frappée par des catastrophes successives (tremblements de terre, ouragans, épidémie de choléra) et par des dysfonctionnements graves des systèmes de gouvernance est alors au « point de rupture », avec « une crise qui ne passera pas ».

Cette prévision catastrophique de Jean-Martin Bauer laisse à penser que le pire arrivera, comme un « effondrement sociétal » (*collapse* en anglais). Ce concept, popularisé par Jared Diamond dans son ouvrage éponyme (Diamond 2011) et élaboré par Cumming & Peterson (2017), décrit des conditions de perte rapide de l'identité d'un système avec décroissance importante de capital humain et non humain sur du long terme. Dans certains travaux autour de l'effondrement sociétal, des liens sont faits entre aléas climatiques, menace sur les ressources de base (notamment hydriques ou alimentaires) puis conflits politiques (voir par exemple Kennett et collègues, 2012). Et de fait, de nombreux travaux mêlant sciences historiques, sciences politiques et *big data* ont fait controverse en liant par exemple sécheresses historiques, rendement agricole, mouvements des populations et conflits en Syrie (Kelley et al. 2015), réchauffement climatique et conflits sur le continent africain (Burke et al. 2012), et même liens entre sécheresses et conflit chez les Mayas au 13^e et 14^e siècles (Kennett et al. 2012). Si ces travaux ont pour la plupart fait controverse, c'est en partie, car ils laissaient penser que des événements de type « aléa climatique » peuvent causer des dysfonctionnements des institutions et un « effondrement sociétal » durable, là où la causalité est extrêmement complexe à démontrer. En fait, ce n'est pas que les aléas climatiques causent des effondrements sociétaux. C'est plutôt que les aléas rendent les sociétés plus vulnérables aux conflits, eux-mêmes sources de vulnérabilité (Buhaug & von Uexkull 2021). Cette notion de « vulnérabilité » est critiquée ici : les aléas ne

font « catastrophe » que parce qu'il y a une vulnérabilité en premier lieu (Alexander 1991). Ces vulnérabilités ne sont pas « naturelles », sinon des choix (plus ou moins explicites) que font les sociétés humaines et leur système de gouvernance.

Aléa climatique et conduites sociales: un traitement possible par la psychologie

Vous me direz : que vient faire la psychologie là-dedans ? Hé bien, il m'a vite semblé qu'elle pouvait avoir un rôle clef à jouer, non pas pour s'immiscer dans de complexes débats statistiques autour des travaux de géopolitique sur aléa et conflits, mais pour participer à une meilleure compréhension des mécanismes des phénomènes de type « effondrement sociétal », ou du moins (puisque la pertinence de la notion d'effondrement sociétal est elle-même fortement sujette à débat, voir McAnany & Yoffee 2009) de détérioration du tissu social, tel qu'il semble à l'œuvre dans la description que fait Jean-Martin Bauer de Haïti. En gros, d'apporter un microscope pour sortir de la mesure de « conflits », mais aller au plus près de la vie psychologique des populations par les individus qui la composent. Un exemple (lui aussi sujet à débat) peut nous éclairer à ce sujet. Il s'agit de la description que l'anthropologue Colin Turnbull faisait des Iks d'Ouganda lors de son travail ethnographique. Au cours des années 60, les Iks ont été contraints de s'éloigner de leurs terrains de chasse. La famine s'en est suivie et, selon Turnbull, la méfiance généralisée, l'agressivité, la rupture des liens sociaux (y compris entre individus proches), la disparition de toute forme de coopération, même minimale, et un individualisme généralisé. Turnbull raconte même (p. 134), que « les membres d'un village se méfient et se craignent les uns les autres plus que tous les autres, en proportion directe de leur proximité et sans tenir compte de la famille et de la parenté. » Il poursuit : « la méfiance commence même à l'intérieur du foyer, entre un homme et sa femme, et entre chacun d'eux et leurs enfants ». Le sous-bassement « psychologique » d'une telle situation pourrait être une forme de « réactance » (Brehm & Brehm, 2013) par laquelle une perception que des ressources sont limitées peut engendrer une tendance au contrôle de ces ressources. Si je suspecte les autres de ressentir de la « réactance », j'ai bien intérêt à ne pas leur faire confiance et à ne pas mon-

trer vulnérable à leurs égards, car je les sais capables de s'approprier les ressources, à mon insu.

En dépit des critiques importantes autour du travail de Turnbull (j'y reviendrais), le fait de pouvoir s'arrêter sur une disposition sociale telle que la « confiance sociale » m'a paru salubre pour celles et ceux qui veulent comprendre comment un aléa climatique peut travailler le climat social des sociétés. La confiance sociale ou « confiance interpersonnelle » peut être définie comme la capacité à se montrer vulnérable face aux choix d'autrui. Si je croque dans le pain du boulanger, j'ai confiance en lui. Je rends ma santé vulnérable à ses choix, décisions et actions. Le boulanger pourrait tout à fait vouloir m'empoisonner, ou simplement être laxiste sur les normes d'hygiène. Je me montre aussi confiant en les institutions qui garantissent et font respecter des normes d'hygiène alimentaire, en me rendant vulnérable à leurs contrôles et actions effectives. Si l'on est capables d'évaluer la confiance sociale, l'on pourrait, me suis-je alors dit, comprendre la propension d'une population à aller vers un manque de confiance généralisé, potentielle source de conflits, pour peu qu'une détérioration de la confiance sociale soit, de fait, un antécédent du conflit (ce qui n'est en soi pas trivial).

Par ailleurs, il m'a semblé qu'il pouvait être pertinent de ne pas mesurer la confiance de façon « absolue », mais la façon dont un certain montant de confiance sociale se trouve distribué entre plusieurs individus, plus ou moins proches de soi. Il ne s'agirait donc pas de mesurer la confiance en soi, mais la façon dont l'attribution de confiance aux autres est « biaisée » pour favoriser les individus les plus proches de soi. L'antécédent du conflit serait plutôt donc la « sélectivité de la confiance sociale », que la confiance sociale en soi. Comprendre le devenir de la confiance sociale dans des environnements sujets aux aléas pourrait donc, je le pensais, contribuer à une meilleure compréhension des mécanismes des phénomènes de type « effondrement sociétal ».

Face au terrain

Mais comment mesurer la confiance sociale ? Mes collègues en psychologie expérimentale, psychologie sociale et économie du comportement ont pour habitude de poser la question aux gens, en leur demandant « D'une manière générale, peut-on faire

confiance à la plupart des gens ou bien n'est-on jamais assez prudent quand on a affaire aux autres ? », et en attendant une réponse entre « On n'est jamais trop prudent » et « On peut faire confiance à la plupart des gens » (voir notamment dans le World Values Survey : <https://www.worldvaluessurvey.org/wvs.jsp>). On peut aussi compléter cette approche autorapportée par le « trust game » (ou « jeu de la confiance »), élaboré par Berg et ses collègues (1995). Le jeu de confiance met en jeu deux participants qui ne se connaissent pas, à qui un expérimentateur attribue une certaine somme d'argent. L'expérimentateur informe l'un des participants (appelons-le Joueur A) qu'il a la possibilité d'envoyer de l'argent à l'autre participant (Joueur B), avec la garantie que cette somme sera triplée. Par exemple, si Joueur A envoie 3 euros à Joueur B, cette somme deviendra 9 euros. À son tour, Joueur B peut décider de renvoyer tout, ou une partie de l'argent à Joueur A. Pour prendre cette décision initiale, le Joueur A doit démontrer sa confiance en le Joueur B en se montrant vulnérable en lui confiant une partie de son argent. La confiance entre les deux joueurs peut même se développer davantage lorsque le jeu est joué sur plusieurs tours, avec les deux joueurs interagissant à plusieurs reprises.

Ces deux instruments peuvent sembler faciles à mettre en œuvre, notamment dans une situation de laboratoire. Mais sur le terrain, ces mesures peuvent devenir tout à fait étranges, comme le soulignent Baumard & Sperber (2010), réagissant aux travaux montrant que la diversité des populations en psychologie est faible (il s'agit très largement de populations étudiantes nord-américaines – voir Rad et coll. 2018), mais que les expériences cross culturels peuvent amplifier le problème si elles ne sont pas adaptées aux populations d'étude. Par exemple, il pourrait paraître étranger d'allouer une somme d'argent à quelqu'un sans aucune contrepartie, tel que proposé par les jeux de la confiance. Pareillement, ce qu'on appelle un « ami » peut varier (Adams & Plaut, 2003), et il est donc non trivial de demander d'allouer de la confiance à différentes personnes sans comprendre quel terme précis utiliser pour y référer, et ce que ces termes signifient pour une personne d'une population que l'on ne connaît pas. Enfin, il faudrait pouvoir mesurer la confiance sociale de façon répétée, afin d'éviter le risque de mesurer

une réaction intuitive à une question qui pourrait paraître tout à fait étrange.

Une des nombreuses autres difficultés du terrain est de prendre en compte la spécificité d'un aléa donné (par exemple, une exposition à des sécheresses), et notamment des instruments qui existent dans une population pour répondre à ces aléas. Par exemple, Townsend et collègues (2020) offrent une image très différente de la vie sociale des Iks d'Ouganda, montrant de la coopération dans des jeux économiques, et soulignant l'existence de mécanismes de «risk pooling» ou systèmes de mutualisation des risques afin de permettre à celles et ceux qui souffriraient (par exemple) d'une mauvaise récolte de pouvoir quand même bénéficier de ressources (Cronk et Aktipis 2021). Le psychologue armé des méthodes de laboratoire pourrait complètement passer à côté de ces détails significatifs s'il décide de se jeter sur des participants et sur une collection de données, sans d'abord observer et parler.

Le terrain humilie donc, au sens étymologique du terme, car il oblige une personne formée à la psychologie expérimentale et aux sciences cognitives à ne pas se jeter dans une démarche de tests d'hypothèses ou hypothético-déductives avant d'avoir bien compris le contexte du terrain, soigneusement adapté ses mesures, et saisi l'ensemble des facteurs confondants qui peuvent faussement lui faire penser que la présence d'un aléa est directement responsable d'une perte de confiance. Cela peut sembler trivial au lecteur, mais il est fort possible que la psychologie (et en tout cas, celle qui adopte une approche expérimentale et cognitiviste) ne soit pas outillée pour faire face à cela.

«Muscler son jeu»

Bien sûr, ces remarques ne sont pas nouvelles. L'idée même qu'il faille travailler avec des populations que l'on ne connaît pas pour permettre d'identifier des «universaux» en psychologie est l'objet de discussions vives depuis une quinzaine d'années au moins (Henrich et al. 2010). Pour autant, il ne me semble pas que beaucoup de mes collègues aient saisi l'importance de ces enjeux dans leur travail du quotidien. Nous continuons très largement à étudier des populations estudiantines nord-américaines et européennes en pensant là révéler les mécanismes

cognitifs universels à *Homo Sapiens*. Il s'agit sans doute là d'une nécessité en termes matériels et logistiques. Mais cette tendance est problématique pour le champ. Elle l'est d'autant plus pour les collègues (comme je le suis) intéressés à contribuer à des questions scientifiques sur le devenir de notre environnement et de notre climat social, au sud comme dans les pays du nord.

Pour aller vers ces recherches, je me dis souvent que nous devons «muscler notre jeu». C'est-à-dire sortir des outils que nous connaissons que trop bien, et chercher à entrer dans la complexité des systèmes socioécologiques. Il ne s'agit pas de perdre notre ambition de contribuer à des questions fondamentales sur l'esprit «humain», mais à le faire en reconnaissant l'ensemble des facteurs qui impactent le fonctionnement des esprits que nous souhaitons étudier. Dans mon propre cas, il s'agit probablement de commencer les travaux non pas par un test d'hypothèses, mais par une période d'études soigneuses de l'histoire de la population, de son système de gouvernance, et par une collaboration étroite avec les populations et les expertes et experts qui travaillent avec elles. Enfin, nous devons faire preuve d'une ambition plus globale, non pas en tant qu'acteurs et actrices de la psychologie scientifique, mais en tant qu'enseignant. Afin de former des scientifiques de la psychologie capables de faire ce travail, il faudrait sans doute institutionnaliser des approches de la psychologie basées sur la pluridisciplinarité. Il est possible qu'une ou un étudiant en psychologie intéressé par la psychologie de l'environnement doive, s'il y a choisir, plutôt se pencher sur un cours de climatologie et de gestion des ressources naturelles plutôt que sur un énième volet d'un cours de psychologie sociale. Une contribution de la psychologie aux enjeux de durabilité doit, je le crois, nous pousser à davantage d'humilité et de travail avec d'autres disciplines, au risque s'il le faut, de secouer et de fracturer la communauté des sciences psychologiques.

Bibliographie

- Adams, G., & Plaut, V. C. (2003). The cultural grounding of personal relationship: Friendship in North American and West African worlds. *Personal Relationships*, 10(3), 333-347.
- Alexander, D. (1991). Natural disasters: a framework for research and teaching. *Disasters*, 15(3), 209-226.
- Baumard, N. & Sperber, D. (2010). Weird people, yes, but also weird experiments. *Behavioral and Brain Sciences*, 33 (2-3).
- Berg, J., Dickhaut, J. & McCabe, K. (1995). Trust, reciprocity, and social history. *Games and economic behavior*, 10(1), 122-142.
- Brehm, S. S. & Brehm, J. W. (2013). *Psychological reactance: A theory of freedom and control*. Academic Press.
- Buhaug, H. & von Uexkull, N. (2021). Vicious circles: violence, vulnerability, and climate change. *Annual Review of Environment and Resources*, 46, 545-568.
- Burke, M. B., Miguel, E., Satyanath, S., Dykema, J. A. & Lobell, D. B. (2009). Warming increases the risk of civil war in Africa. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 106 (49), 20670-20674.
- Chater, N. & Loewenstein, G. (2023). The i-frame and the s-frame: How focusing on individual-level solutions has led behavioral public policy astray. *Behavioral and Brain Sciences*, 46, e147.
- Cronk, L. & Aktipis, A. (2021). Design principles for risk-pooling systems. *Nature Human Behaviour*, 5(7), 825-833.
- Cumming, G. S. & Peterson, G. D. (2017). Unifying research on social-ecological resilience and collapse. *Trends in Ecology & Evolution*, 32(9), 695-713.
- Diamond, J. (2011). *Collapse: how societies choose to fail or succeed : revised edition*. Penguin.
- Eronen, M. I., & Bringmann, L. F. (2021). The theory crisis in psychology: How to move forward. *Perspectives on Psychological Science*, 16(4), 779-788.
- Henrich, J., Heine, S. J., & Norenzayan, A. (2010). Most people are not WEIRD. *Nature*, 466 (7302), 29-29.
- Kelley, C. P., Mohtadi, S., Cane, M. A., Seager, R., & Kushnir, Y. (2015). Climate change in the Fertile Crescent and implications of the recent Syrian drought. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 112 (11), 3241-3246.
- Kennett, D. J., Breitenbach, S. F., Aquino, V. V., Asmerom, Y., Awe, J., Baldini, J. U., ... & Haug, G. H. (2012). Development and disintegration of Maya political systems in response to climate change. *Science*, 338 (6108), 788-791.
- McAnany, P. A. & Yoffee, N. (Eds.). (2009). *Questioning collapse: human resilience, ecological vulnerability, and the aftermath of empire*. Cambridge University Press.
- Rad, M. S., Martingano, A. J., & Ginges, J. (2018). Toward a psychology of Homo sapiens: Making psychological science more representative of the human population. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 115 (45), 11401-11405.
- Rozin, P. (2001). Social psychology and science: Some lessons from Solomon Asch. *Personality and Social Psychology Review*, 5(1), 2-14.
- Townsend, C., Aktipis, A., Balliet, D. & Cronk, L. (2020). Generosity among the Ik of Uganda. *Evolutionary Human Sciences*, 2, e23.
- Turnbull, C. (1987). *Mountain people*. Simon and Schuster.
- Verdier, V., Dangles, O., Charvis, P., & Cury, P. (2020). Et si on cherchait autrement ? Plaidoyer pour une science de la durabilité. *The Conversation*, 31, 4-p.
- Vlasceanu, M., Doell, K. C., Bak-Coleman, J. B., Todorova, B., Berkebile-Weinberg, M. M., Grayson, S. J., ... & Lutz, A. E. (2024). Addressing climate change with behavioral science: A global intervention tournament in 63 countries. *Science Advances*, 10(6), eadj5778.



DE LA « NATURE » À L'« ENVIRONNEMENT NON-HUMAIN » : RÉFLEXION SUR LA CRISE ÉCOLOGIQUE ACTUELLE À PARTIR D'UN DISPOSITIF THÉRAPEUTIQUE DE GROUPE À MÉDIATION « ITINÉRANCE HORS LES MURS »

JULIA VIOLON

Psychologue clinicienne

Attachée Temporaire à l'Enseignement et la Recherche

Doctorante en Psychopathologie et Psychologie clinique

CRPPC, Université Lyon 2

Introduction

« La crise écologique actuelle est d'abord une crise de nos relations au vivant. Donc une crise de la sensibilité. Un appauvrissement tragique des modes d'attention et de disponibilité que nous entretenons avec les formes de vie. Une extinction discrète des expériences et des pratiques qui participent de l'évidence de faire corps, de se sentir chair commune avec le monde. » (Damasio & Morizot, 2020)

Depuis quelques années, plusieurs études concourent à cibler précisément les impacts du lien entretenu entre l'humain et ce que l'on a coutume d'appeler la « nature ». Baptiste Morizot, philosophe et pisteur de loup, écrit sur les *Manières d'être vivant* et traite de nos façons occidentales et hypermodernes d'entrer en relation avec notre « environnement naturel ». La postface à cet ouvrage, de l'écrivain de science-fiction et d'anticipation politique Alain Damasio, cité dans cette épigraphe, relate cette « crise écologique » (que nous connaissons plus directement encore depuis ces dernières décennies) comme une « crise de la sensibilité », une « crise de nos relations aux vivants » qui témoignent (ou sont issues) de la « cosmologie naturaliste » que l'anthro-

pologue Philippe Descola s'est attaché à travailler et à définir au long de son travail. Cet article s'appuiera particulièrement sur sa pensée, afin de comprendre la dynamique de nos relations avec cette « nature » que l'on traverse, transforme et agit en marchant.

Pour situer notre propos, il s'agira de réfléchir à cette dimension de « nature » ou d'« environnement non-humain » à partir d'un dispositif de groupe à médiation « itinérance hors les murs » qui consiste à proposer des sorties accompagnées en marchant, en tant que psychologue clinicienne et en co-thérapie avec un ou une soignant(e)s, le temps d'une séance (1 à 2h). Ce travail de recherche s'est réalisé avec des patients et patientes hospitalisé(e)s en psychiatrie, dans des modalités institutionnelles diverses. Cet article reprendra plus particulièrement une clinique de jeunes patient(e)s adolescent(e)s, au sein d'un Centre Médico-Psychologique.

Nous envisagerons une brève revue de la question autour d'une définition contemporaine et anthropologique du terme de nature, pour amener une réflexion plus précise sur l'« environnement non-humain », dimension traitée par Harold Searles dans le référentiel psychanalytique, et reprise par d'autres après lui (Souffir, 2005 ; Magnenat, 2016 ; Danon-Boileau, 2018 ; Missonnier, 2019). La médiation « marche » considère autrement cette question

du non-humain, puisqu'il s'agit d'interagir directement avec lui, d'improviser, de se laisser surprendre, de rêver, de penser, d'agir. A l'issue de cet exposé théorique, nous réfléchissons les processus thérapeutiques en jeu, corrélé à cette dimension de crise de l'environnement non-humain, à partir d'un cas clinique singulier.

Penser le terme de « nature » à l'ère de l'hypermodernité

Avant toute chose, et pour situer un peu mieux cet enjeu qui consiste à comprendre l'hypermodernité au sein de cette réflexion sur la « nature » et le « vivant », il semble nécessaire de repasser par la définition de l'Anthropocène pour comprendre comment l'être humain (occidental) a construit une cosmologie dont il est le centre. L'Anthropocène désigne cette « nouvelle ère géologique » ou « ère de l'homme ». C'est un concept qui se présente dans la veine d'une réflexion plus large sur ce que nous avons choisi de nommer « hypermodernité », notamment parce que cette nouvelle « ère » « ouvre une grande interrogation sur la possibilité de continuer à habiter, nous, êtres humains, dans de bonnes conditions sur la planète ainsi soumise aux forçages anthropiques » (Lussault, 2022, p. 9). Deux dimensions se dégagent de cette réflexion : la première concernerait ce phénomène d'« anthropisation considérable et inévitable des milieux biophysiques » (ibid., p. 9), autrement dit la capacité de l'humain à habiter les espaces et à les transformer pour son propre usage (où la marche est une pratique humaine comme une autre). La seconde serait relative au fait que les activités humaines sont d'une telle ampleur qu'elles ont des effets qui dépassent l'échelle locale, du fait des conditions systémiques de cette « empreinte humaine ». Le réchauffement climatique en est un exemple contemporain criant. Aujourd'hui, cette notion d'Anthropocène est en débat (Candau, 2018), certains chercheurs et chercheuses s'attachent à faire allusion à une « ère du capital » ou « capitalocène » (Moore, 2016), considérant que la crise actuelle est davantage liée aux modes de productions industriels et capitalistes qu'à l'humanité en général. En ce sens, la nature est une « ressource » à utiliser, étudier, protéger tout en l'exploitant et la commercialisant (Stengers et Mantelli, 2001, p. 135).

Mais là n'est pas précisément notre propos, il s'agit plutôt de penser comment la marche est, dans différents champs, saisie comme une dé-marche pour retrouver le vivant en nous et à l'extérieur de nous et pour mieux se sentir en interaction avec lui. Aujourd'hui, manquer de cette interaction avec « la nature » semble être l'objet d'études qui amènent nombreux chercheurs et chercheuses à formuler des hypothèses reliant ce « déficit de nature » avec l'émergence de nouvelles psychopathologies ou, sans aller jusque-là, à des formes de souffrances spécifiques¹. La question qui nous anime ici est la suivante : qu'est-ce que la « nature » et pourquoi ce terme traduit déjà une histoire relationnelle que l'humain entretient avec son environnement ?

Pour reprendre les mots de Baptiste Morizot au sujet de cet objet « nature » : « être un décor et un support de projection, c'est avoir perdu sa consistance ontologique » (2020, p. 17). En usant du terme de « nature » pour définir l'environnement vivant qui nous entoure c'est, dans un premier temps, s'en tenir détaché, distinct et éloigné. Ceci permet en ce sens une étude voire une exploitation de cette même « nature ». Dans un second temps, cette dénomination renvoie à le vider de sens et de sa consistance, au sens où son existence, autonomie et complexité, en tant qu'environnement est perdue et identifiée uniquement dans sa dimension de « ressource » utilisée pour et par l'humain. Le travail de Philippe Descola nous convie, à l'appui de ses études sur les peuples animistes, à repenser comment ce concept de « nature », et le processus de « naturalisation » qui s'engage lorsqu'un sujet nomme ou étudie son environnement, amènent à rendre « passif » celui-ci. L'anthropologue, à partir d'études de terrains et d'autres « cosmologies » explique combien, à partir du XVII^e siècle avec la révolution mécaniste, la parentification entre l'humain et le « non-humain » devient alors moins évidente, isolant l'un et l'autre à la manière d'une « enveloppe humaine » (Searles, 1960). Il semble en ce sens que nous souffrons plus d'un déficit relationnel avec le vivant que d'un épuisement de celui-ci dans notre paysage contemporain. C'est ainsi que les auteurs et autrices contemporain(e)s proposent de concevoir l'environnement

¹ Cet article ne traitera pas d'éco-anxiété, nous pouvons toutefois renvoyer le lecteur ou la lectrice aux articles de Jean-Baptiste Desveaux (2020, 2021) ou Luc Magnenat (2021, 2023) sur ces questions.

non pas comme une entité à part entière mais comme un processus en temps réel, dans toute sa complexité, restaurant un « continuum social entre humain et non-humain ». Pour ce faire, les travaux actuels visent à user du terme d'« environnement non-humain » ou de « vivant non-humain » pour définir un peu mieux cette dimension avec laquelle l'être humain doit se re-penser en lien et en interaction.

Cette réflexion rappelle ce que certains psychanalystes ont travaillé de nos interdépendances avec le « non-humain ». Harold Searles (1960) a destiné un ouvrage entier sur la question et propose la thèse suivante : « Je suis convaincu que l'individu sent, consciemment ou inconsciemment, une parenté avec le non humain qui l'entoure, que cette parenté revêt une importance transcendante pour l'existence » (Searles, 1960, p. 27). Victor Souffir, reprenant cette pensée, écrit notamment à son sujet « qu'une des conditions de la santé psychique est de vivre avec un sentiment d'apparement à la nature » (Souffir, 2005). Dans un article précurseur de 1972, Harold Searles décrit combien cette « crise environnementale » se révélerait être la plus grave à laquelle l'humanité n'ait jamais eu à faire face collectivement. Il convie les psychanalystes contemporains à se préoccuper de cette « crise » que nous traversons, précisément parce qu'elle entretient un rapport étroit avec le « devenir sujet ».

L'hyper-urbanisation et industrialisation, qui nous amène à réduire de plus en plus les espaces vierges, seraient à l'origine de l'augmentation de nombreux troubles psychiques. On parle alors de dépression, comme cela peut aussi s'entendre dans le contexte plus large d'un Malêtre (Kaës, 2012) ou malaise contemporain, c'est à dire de l'émergence de nouvelles psychopathologies et des entraves aux processus participant à se définir soi et en relation avec l'environnement (humain, non-humain, vivant, spatial, etc.). René Kaës décrit comment l'hypermodernité vient radicaliser et amplifier les « processus sans sujet », ce qui revient à évoquer des processus de désobjectivation. Ceci entre en résonance avec un sentiment de désaccordage comme spécificité de ce malêtre contemporain - un désaccordage qui se manifeste aussi en lien avec cette « nature » que nous décrivions plus tôt : « Notre rapport à la nature a fondamentalement changé, et nous sommes quotidiennement alertés par les catastrophes écologiques

que nous avons contribué à mettre en mouvement » (ibid., p. 17).

La marche, dans notre cosmologie occidentale serait utilisée comme une façon de considérer la nature non plus comme un objet extérieur à exploiter, à utiliser, à étudier mais comme un environnement duquel nous venons et dans lequel nous vivons, c'est à dire dans une idée de « co-construction » de cet environnement. Isabelle Stengers précise à ce sujet que « c'est vraiment de la co-invention dans le sens où il y a entre-nourrissement et renforcement mutuel de la dynamique sociale humaine et de ce qu'est la nature » (2001, p. 138). Les pratiques thérapeutiques à partir de la marche, dans lesquelles le dispositif « itinérance hors les murs » s'inscrit, proposent en cela de repartir des corps, de notre inclusion dans l'environnement, afin d'interroger nos parentés avec le non-humain et le vivant. Dans cette démarche thérapeutique, il s'agit « de rechercher en permanence à leur endroit les "égards" les mieux "ajustés" » (Morizot, 2022, p. 70). Le matériel clinique recueilli pour cette recherche prend en compte cette réflexion. Ce seront précisément des « liens d'alliance » que nous tenterons de faire advenir. Cette intention suit l'hypothèse que la « crise de la sensibilité », qui marque actuellement notre cosmologie occidentale, nous atteint tous et toutes, et peut être encore plus intensément pour nos patients et patientes en proie à des organisations limites et extrêmes de la subjectivité.

La relance d'un travail d'accordage avec cette dimension non-humaine et vivante de notre environnement permettrait de déployer des « formes primaires de symbolisation » (Brun, Roussillon, 2014) spécifiques à celles-ci. C'est dans cette intention que nous avons tenté d'accompagner ce groupe de jeunes adolescents en CMP et précisément Camel, au sein de ce dispositif à médiation « itinérance », du mouvement du corps dans la rencontre, du « côte à côte » faisant appel à ce modèle de la « symbolisation en présence » (selon ladite école lyonnaise) afin de relancer des modalités de langage en deçà du verbal, c'est-à-dire (pour celles et ceux qui seraient moins familiers de cette ritournelle lyonnaise) exprimant des vécus archaïques à une époque où la modalité de langage était celle du corps et de l'acte.

Communication primitive en «écotone»²: Camel et le vivant

Jeune garçon brun, Camel est de taille moyenne, le visage potelé, la silhouette ronde comme héritée d'un corps enfantin. Il a 13 ans lorsqu'il intègre le groupe. Lors de sa première séance, Camel est très discret et observe attentivement les mouvements des autres enfants. Lorsque nous marchons, Camel prend très vite la tête du groupe, avance tout seul devant, comme déconnecté du reste du groupe. Quand les autres enfants jouent et improvisent avec cet environnement que nous croisons, que nous traversons, Camel se déplace d'un pas lourd, pataud, les mains dans les poches. S'il s'agit de jouer avec les autres, son implication dans le jeu prend, très vite, la forme d'une rivalité. Pour Camel, l'enjeu semble être : lequel est le plus costaud ? le plus rapide ? le plus agile ? Je l'observe alors comme limité par son corps, rapidement confronté à l'échec, essoufflé, peinant à se déplacer, glissant, tombant... comme s'il ne pouvait avoir de prise sur cet environnement.

Dans une première partie de la prise en charge, Camel garde une place en retrait du groupe, comme dans un repli du cadre, préférant laisser les autres organiser des jeux de course sans lui, jouer au ballon ou à la bataille tout en les observant. Pendant quelques séances alors, Camel manifeste de la destructivité à l'égard du non-humain du cadre, il « casse » quelque chose sur son passage : une pile de tuiles d'un toit posée en bordure du chemin, comme en attente d'une construction future, arrache les fleurs, les plantes, etc. Systématiquement, la destructivité de Camel fige le groupe, le clive et notre élaboration en post-séance s'en trouve altérée.

Camel: quête du vivant en lui, entre destructivité et déracinement

Lors de la deuxième séance, notre petit groupe, en marche, nous amène à croiser un habitant qui cultive son potager en bordure de notre route. Nous nous attardons sur de nombreux plans de tomates vertes qui, au vu de la saison, n'auront pas le temps de mûrir. La rencontre avec le passant nous amène à évoquer qu'il serait possible de transformer ces tomates vertes pour qu'elles soient rendues comestibles, avec la promesse de pouvoir le faire goûter à l'ensemble du groupe. Camel semble alors attiré par cet élément et questionnera, au fur et à mesure des séances, l'avancée de la maturation des tomates.

2 La métaphore de l'écotone, qui définit littéralement la zone de contact entre deux mondes, deux écosystèmes, ici humains et non-humains, aide à « élaborer et construire une aire associative commune inédite ». Ainsi, « le thérapeute et le patient se rencontrent dans un espace décalé, inhabituel et surprenant, qui n'aurait pas pu être spécifié en son absence. » (De Villers et Servais, 2016, p. 87)

Je m'interroge précisément sur le processus de maturation en lien avec un « chaud pubertaire » qui vient rencontrer le « froid, tout éteint » qui a semblé marquer son enfance³. Il s'agit là de propos tenus par la psychologue qui le suit, au moment de son indication au groupe. Cette parenté avec le pied de tomate semble être un exemple d'un fruit qui peine à murir mais que l'on peut « faire grandir » autrement. Le vivant en lui qui s'échoïse avec le vivant autour de nous commence à pouvoir se travailler pendant les séances.

Deux séances plus tard, notre cheminement en groupe se fait entre des champs de vigne. Camel, toujours fuyant des autres jeunes, cherche à étudier les rangées de pieds de vigne : des tuteurs les entourent et il s'attèle, dans un premier temps, à les démonter comme pour libérer le pied. Ma co-thérapeute s'agace, le questionne sur la raison de son action et l'amène à penser comment il saccage le travail, focalisée sur la destructivité « à nouveau » de Camel sur notre cadre et sur ce qui l'entoure. Camel se braque et fuit le groupe un peu plus loin. Alors que je suis à la marge du groupe, il vient néanmoins me trouver et je tente de reprendre ce qu'il vient de se passer. Je lui explique que s'il arrache le pied de vigne, ce dernier mourra. Il semble entendre et s'apaise.

La relation de Camel à cet « environnement non-humain » raconte sa relation à son corps, au départ rigide et isolé du noyau groupal, puis « tout mou » au point qu'il tombe à plusieurs reprises, un passage radical de l'hyper-tonicité à l'hypotonicité. Le signifiant formel « Un appui s'effondre » raconte aussi comment le monde semble échapper à Camel, dans un échec du travail d'emprise, au sens repris et défini par Alain Ferrant (2008). Ces signifiants formels (Anzieu, 1987) manifestent la relation que Camel entretient avec son environnement au sens large. Alors que des moments de rencontre entre Camel et sa mère s'organisent à mi-chemin de la prise en charge, il amène son vécu de déracinement bien présent dans sa famille entre sa grand-mère et sa mère, dans cet espace d'entretien. Il choisit ce temps pour déposer aussi combien sa relation à son père est souffrante : « il s'en fout » « il est froid », dit-il à son sujet. Camel semble pris entre ce vécu de déracinement hérité de sa mère et grand-mère maternelle, et échouer à relationner avec les vivants, ce que nous travaillerons avec le vivant « non-humain ».

3 Camel est suivi au CMP depuis ses 4 ans pour des troubles envahissant du développement.

Lors de la séance suivante et puisque la saison transforme le paysage, le regard de Camel s'attarde sur les aspects « gelés ». Il semble alors fasciné par une cascade de « stalactites », terme que je nomme avec lui, qu'il cherche à capter de différentes façons. Il cherche à photographier cet élément du paysage puis essaie d'en attraper une, tire de toute ses forces et garde la stalactite dans ses mains tout le reste de la marche. Il me dit vouloir la ramener à la maison. Je lui dis qu'elle risque de fondre. Je lui demande si cela ne lui gèle pas trop les mains. Il me montre fièrement ses gants qui semblent le rendre insensible.

Pendant cette séance, je me questionne autour de cette sensation de « gelé » qu'il cherche à capter par différents canaux sensoriels aujourd'hui : le vu, le senti. Des sensations qui font écho avec sa formulation autour du lien avec son père mais qui sont aussi en lien avec les défenses que mobilisent face à un monde qui lui échappe, qui le déracine et qui l'angoisse.

Camel : du bonhomme de neige au processus d'humanisation

Les rencontres que fait Camel dans ce cadre à médiation s'orientent peu à peu vers la dimension d'un double (Jung, 2015) possible, là où le double dans le groupe est encore impossible.

Lors d'une séance où nous découvrons un paysage transformé non plus par le gel mais cette fois-ci par un manteau neigeux, Camel nous montre cette fois-ci sa relation avec un objet singeant la forme d'un autre humain : « un bonhomme de neige ». Cet objet, rencontré par hasard sur notre itinéraire de marche avait certainement été construit par d'autres enfants avant lui. Ce bonhomme de neige, avec qui il entre en interaction spontanément, se transforme en une bataille violente (jusqu'ici impossible avec les autres jeunes du groupe comme Amar avec qui il est encore impossible de se mesurer). Cette bataille avec le bonhomme de neige l'amène à démunir celui-ci de tous ses attributs sensoriels et à s'asseoir dessus comme pour lui prendre sa place et son pouvoir.

En lien avec cet élément du cadre manifestement inanimé (mais « humanisé » par la forme), relatif à un élément météorologique (la neige) qui se transforme ou se rend plus ou moins malléable, Camel peut reproduire une interaction, amicale, puis agressive puis d'empiètement (Winnicott, 1975 ; Ciccone, 2003). Il est question, il nous semble également, que Camel investisse ici aussi un objet « culturel » (Missonnier, 2019) au sens où ce bonhomme de neige a été réalisé et construit par un autre humain (enfant,

certainement) avant lui. Comme avec les tuiles qui servent pour fabriquer des toits, ou le pied de vigne qui appartient au vigneron, Camel s'attèle à détruire ce qui vient d'un autre, ce qui suggère la trace d'un autre avant lui.

Ici, Camel nous montre spectaculairement comment « ça se casse », figurant un processus interne, il semble raconter cette relation à son corps qui menace de se rigidifier ou de s'effondrer dans la rencontre avec l'autre. C'est également le cas lorsqu'il commence à se fasciner des aspects « gelés » du non-humain : les plaques de gel au sol, la cascade de glace, la stalactite... et qu'il demande à pouvoir ramener cette dernière chez lui, sans se soucier qu'elle pourrait fondre entre ses mains. Pourtant, ici la qualité de la neige est malléable, elle peut se reconstruire, se transformer. On peut par exemple en faire des boules de neige pour jouer tous et toutes ensemble. Les qualités de cet « environnement non-humain » peuvent ainsi s'approcher de la description du « medium malléable » en ce sens qu'il est saisissable, informe, transformable, indestructible (complètement), etc... à l'exception qu'il n'est pas prévisible, particulièrement lorsqu'il s'agira d'un autre être-vivant.

À la toute fin de la prise en charge et alors que nos séances en groupe se sont organisées au sein d'un environnement plus lisse et ludique, préférant chaque fois s'orienter vers un City⁴, nous proposons de retourner « marcher en forêt ». Dès notre entrée dans celle-ci, nous apercevons une chèvre dans son enclot. Appelée par cette rencontre (alors que de coutume, Camel était plutôt indifférent au monde animal), Camel s'approche, se colle au grillage et cherche à la faire venir. Dans la mesure où les circonstances sanitaires nous contraignaient à porter des masques, même lors de nos marches en extérieur, ma collègue ironise sur la théorie de l'esprit de cette chèvre qui ferait face à un individu masqué. Spontanément, Camel retire alors son masque et dit, rapprochant brusquement son visage de la bête : « j'suis un humain ».

Luc Magnerat (2016) rappelle le travail de Searles autour du non-humain et des différents stades de développement. A l'adolescence, le sujet prendrait conscience de soi « comme individu humain vivant, distinct des autres êtres humains lointains ou proches » (Searles, 1960, p. 184). Danon-Boileau

4 Espaces publics prévus pour accueillir les enfants du quartier, un terrain de football ou de basketball est souvent prévu pour le jeu.

quant à lui, insiste sur la nécessité de faire advenir l'humain du non-humain. Autrement dit, Camel se montrait dans une rigidité telle qu'au début de la prise en charge, il « glissait » ou « cassait » tout sans jamais scénariser autre chose qu'un « processus sans sujet », un signifiant formel (Anzieu, 1987). Entre l'interaction avec le bonhomme de neige puis ici, la chèvre, Camel semble pouvoir se différencier, se distinguer. De plus, la préoccupation de Camel à s'identifier en tant qu'humain auprès de la chèvre indique l'émergence d'un processus d'inter-subjectivité et d'inter-intentionnalité, processus décrits par René Roussillon (2014).

Conclusion

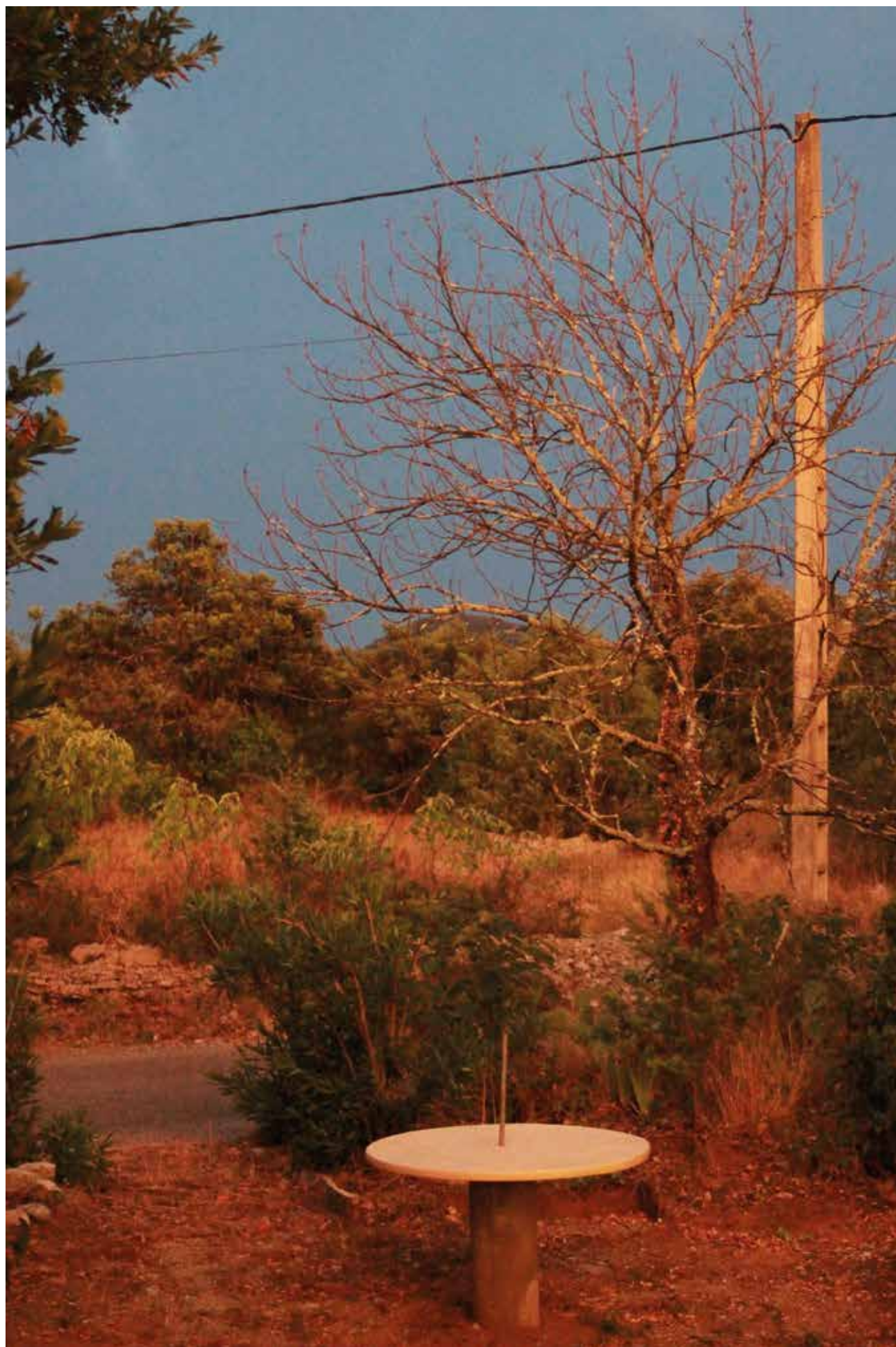
Ainsi, le cadre thérapeutique de cette « itinérance hors les murs », composé d'un espace à explorer et à délimiter, est aussi constitué d'un environnement non-humain, aux multiples qualités sensorielles, à la fois inanimés et animés. L'inanimé du cadre pouvait être rassurant dans la mesure où il est figé, stable, sûr. Dans ce même groupe du CMP, une jeune fille était très en difficulté avec la démarche de « sortir », aussi il fallait rester au plus près des murs. Toutefois, la particularité de ce dispositif est qu'il s'anime (ou déploie un potentiel d'animation) très vite, et ce, par de multiples facteurs : il est vulnérable aux éléments météorologiques (pluie, vent, boue, transformation du terrain, etc.), la qualité du sol peut s'en voir modifiée, le sentier est parfois transformé par le déni-

velé, escarpé, etc. Il reste ouvert à de potentielles rencontres avec des tiers (humains ou non-humains) et transforme indéniablement le contenu de notre séance. La dimension du vivant (et donc de l'animé) nous semble importante à relever dans ce dispositif thérapeutique car ceci interroge, sur le plan thérapeutique et psychique, comment nous (être humain) interagissons avec cette dimension qui bouleverse nos sens, notre sensibilité, et pourtant qui semble donner matière à transformer ces vécus corporels bruts, ceci par la création d'un espace transitionnel en « écotone » (De Villers et Servais, 2016, p. 87).

La relance de modalités relationnelles avec cette dimension non-humaine et vivante de l'environnement, qui plus est sur un mode imprévisible et inattendu, permettrait de reconfigurer, à partir d'une « trame d'expériences entrelacées » (Abram, 1996, p. 93), une « trame sensorielle congruente » que la chercheuse et psychologue Anna-Livia Marchionni nomme « autorégulation harmonieuse des éléments sensoriels dans l'environnement naturel » (2021). L'hypothèse que véhicule ce dispositif à médiation serait ainsi que l'alternance entre les différents éléments de l'environnement non-humain, la variabilité entre inanimé, animé, vivant, minéral, végétal, animal formerait une trame sensorielle congruente permettant la mise en narration d'une expérience sensori-motrice, relative aux processus d'accordages avec l'environnement premier.

Bibliographie

- Abram, D. (1996). *Comment la terre s'est tue : pour une écologie des sens*. Les empêcheurs de penser en rond. Paris. La Découverte.
- Anzieu, D. (1987). « Les signifiants formels et le Moi-Peau. », *Annuel de l'APF*, 2014.1, p. 175-197.
- Brun, A., & Roussillon, R. (2014). *Formes primaires de symbolisation*. Dunod.
- Candau, J. (2018). Anthropocène. *Anthropen*.
- Ciccone, A. (2003). De l'identification à l'empiétement dans l'expérience de l'intime. *Le Divan familial*, 11(2), 39-52.
- Danon-Boileau, L. (2018). « L'humain et le non-humain du quotidien. » *Cliniques*.
- De Villers, B., & Servais, V. (2016). Chapitre 4. La médiation animale comme dispositif technique. In *La médiation* (p. 81-102). De Boeck Supérieur.
- Descola, P. (2000). L'anthropologie et la question de la nature. In *L'environnement en perspective : Contextes et représentations de l'environnement*. L'Harmattan ; 4.
- Desveaux, J.-B. (2020). La crainte de l'effondrement climatique. Angoisses écologiques et incidence sur la psyché individuelle. *Le Coq-héron*, 242(3), 108-115.
- Desveaux, J.-B., & Brunet, R. (2021). Crise environnementale et défaite de l'objet Monde. In *Analysis*, 5(1), 28-33.
- Ferrant, A. (2008). Le travail de l'emprise : Accords et désaccords. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 51(2), 81-92.
- Jung, J. (2015). *Le sujet et son double. La construction transitionnelle de l'identité*. Dunod.
- Kaës, R. (2012). *Le Malêtre*. Dunod.
- Lussault, M. (2022). L'état de nature est un mythe. *Rhizome*, 82(1), 9-10. 4.
- Magenat, L. (2016). L'environnement non humain de Searles, revisité à la lumière de la théorie de la pensée de Bion et à l'ombre de la crise environnementale. *Revue Belge de Psychanalyse*, 69(2), 113-128.
- Magenat, L. (2021). Enfants de la biosphère, exilés de l'Anthropocène. Santé mentale et crise environnementale. *Environnement, Risques & Santé*, 20(3), 261-264.
- Magenat, L. (2023). Crise environnementale : Rêver l'hyperobjet que nous avons créé. *Le Carnet PSY*, 264(7), 27-29.
- Marchionni, A.-L. (2021). *Une socio-anthropologie du syndrome d'Asperger : Regards obliques sur le monde moderne* [Phdthesis]. L'Harmattan.
- Missonnier, S. (2019). « L'environnement non-humain. » Dans : *Symbolisation et environnement*. Malakoff. Dunod, p. 115-138.
- Moore, J. W. (2016). Anthropocene or Capitalocene ? Nature, History, and the Crisis of Capitalism. *Sociology Faculty Scholarship*, 1.
- Morizot, Baptiste (2020). *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*. Mondes sauvages. Arles. Actes Sud.
- Roussillon, R. (2014). Intersubjectivité et inter-intentionnalité. *Enfances & Psy*, 62(1), 39-49.
- Searles, H. F. (1960). *L'Environnement non humain*. Gallimard.
- Searles, H. F. (1972). Unconscious processes in relation to the environmental crisis. *Psychoanalytic Review*, 59(3), 361-374.
- Souffir, V. (2005). L'environnement non humain. *Psychanalystes d'aujourd'hui*, 50-58.
- Stengers, I., & Mantelli, B. (2001). Variations sur l'idée de nature. *Chimères. Revue des schizoanalyses*, 41(1), 127-146.
- Winnicott, D. W. (1975). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Payot.



DES PSYCHOLOGUES AU CHEVET DE LA PLANÈTE ?

SABINE CAILLAUD

MCF-HDR en psychologie sociale, Directrice du Laboratoire GRePS, Université Lumière Lyon 2

CRISTELLE LEBON

MCF associée en psychologie clinique, Psychologue clinicienne, Université Lumière Lyon 2

Ce texte est la retranscription d'une conférence-débat qui a eu lieu le jeudi 26 septembre à l'Institut de Psychologie de l'Université Lumière Lyon 2. La synthèse de l'intervention des deux intervenantes a été réalisée par deux IA ; ChatGPT et Claude. Pour voir le replay de la conférence : <https://moodle-ouvert.univ-lyon2.fr/mod/ubicast/view.php?id=16075>

Une perspective psychosociale sur la crise écologique

Dans son intervention intitulée « *La crise écologique, crise sociale : pourquoi la planète a besoin des psychologues sociaux* », Sabine Caillaud, maîtresse de conférences en psychologie sociale et directrice du Groupe de Recherche en Psychologie Sociétale (GRePS), propose une réflexion sur le rôle que peut jouer la psychologie sociale dans la compréhension et la résolution des défis environnementaux actuels. Loin d'être une question purement écologique, la crise que traverse notre planète est également une crise sociale, façonnée par les rapports que les individus et les sociétés entretiennent avec l'environnement, mais aussi entre eux.

La cuillère en plastique : un symbole d'une surconsommation globale

Sabine Caillaud illustre son propos en commençant par une vidéo de sensibilisation de Greenpeace sur l'usage des cuillères en plastique jetables, un objet apparemment banal, mais qui représente un véritable symbole de l'absurdité de notre consommation moderne. La vidéo décrit avec ironie comment des ressources considérables, telles que le pétrole, sont

exploitées et transformées en objets éphémères comme ces cuillères, créant ainsi un impact environnemental disproportionné. La vidéo sert de déclencheur pour une réflexion plus vaste sur les conséquences invisibles de nos gestes quotidiens.

Sabine Caillaud cite l'exemple de l'Ouganda, où l'extraction pétrolière par des multinationales, comme Total, a en ce moment des répercussions désastreuses sur la biodiversité locale et sur les communautés humaines. Les pipelines nouvellement construits traversent des parcs naturels, provoquant la destruction d'habitats et poussant des espèces comme les éléphants à migrer dans des zones agricoles, détruisant les cultures et perturbant les moyens de subsistance des populations locales. Ce simple geste d'utiliser une cuillère en plastique devient alors avec cet exemple un révélateur des ramifications mondiales de nos choix de consommation.

Trois concepts clés dans la réflexion psychosociale sur l'environnement

Sabine Caillaud développe ensuite trois points fondamentaux qui permettent d'analyser la crise écologique sous l'angle de la psychologie sociale :

1. La nature comme construction sociale

En s'appuyant sur les travaux de Serge Moscovici sur l'histoire humaine de la nature (Moscovici, 1968), Sabine Caillaud souligne que notre rapport à l'environnement n'est pas une donnée immuable. La « nature » n'est pas une entité extérieure à l'homme que nous devons simplement comprendre et préserver.

ver, mais une réalité socialement et historiquement construite. Ce que nous appelons nature est, en fait, une réorganisation constante de la matière par les humains. Le pétrole, par exemple, existait bien avant nous, mais c'est notre activité sociale qui l'a transformé en une ressource productrice d'énergie et d'objets de consommation.

2. La complexité des processus sociaux

Le second point de Sabine Caillaud met en lumière la complexité des processus sociaux impliqués dans la gestion de notre rapport à l'environnement. Si l'on se réfère à la théorie de la « tragédie des communs » développée par Hardin (1968), les individus ont tendance à maximiser leurs intérêts personnels, au détriment de la ressource collective. Cependant, des travaux en psychologie sociale ou encore en économie expérimentale montrent que cette tragédie n'est pas une fatalité : cela dépend de la manière dont sont structurés les groupes, de leur taille, etc. Ainsi, les comportements des individus peuvent être spontanément orientés vers la préservation des biens communs, même dans de grands groupes ou dans des groupes sur plusieurs générations.

3. La non-fatalité de notre rapport à la nature

Enfin, Sabine Caillaud insiste sur le fait que notre rapport actuel à la nature n'est pas une conséquence inéluctable du progrès ou de notre biologie. Elle critique l'idée avancée par certains neuroscientifiques, selon laquelle le cerveau humain serait « programmé pour polluer ». Elle s'appuie sur des exemples anthropologiques, comme les découvertes récentes en Amazonie, qui révèlent l'existence d'anciennes civilisations complexes ayant cohabité avec la forêt tropicale sans causer de déforestation massive. Cela prouve que d'autres modèles de développement en harmonie avec l'environnement sont possibles et ont existé par le passé. Elle rappelle que des auteurs, comme Descola, par exemple, ont formidablement démontré cette idée que le rapport que nous entretenons avec la nature n'est pas universel (Descola, 2005).

Le rôle des psychologues sociaux dans la transition écologique

Sabine Caillaud décrit ensuite comment la psychologie sociale peut contribuer concrètement à la transition écologique. Elle identifie cinq axes majeurs dans lesquels les psychologues sociaux peuvent s'en-

gager ou sont souvent déjà engagés :

1. Comprendre les déterminants des comportements quotidiens

Les psychologues sociaux sont capables d'analyser les facteurs cognitifs, émotionnels et motivationnels qui influencent les comportements écologiques. Cela permet par exemple de concevoir des campagnes de sensibilisation ou des interventions plus efficaces.

2. Analyser la dimension symbolique des pratiques

Sabine Caillaud souligne que les pratiques telles que l'utilisation de la voiture ne sont pas seulement motivées par des besoins pratiques, mais aussi par des valeurs symboliques. Par exemple, la possession d'une voiture peut être perçue comme un symbole de réussite sociale. Les psychologues peuvent ainsi explorer les résistances au changement en étudiant les valeurs sociales qui sous-tendent ces comportements.

3. Étudier les processus de décision collective

Le rôle des psychologues sociaux est également crucial dans l'analyse des dynamiques de groupe au sein des instances. Que ce soit dans les équipes de planification urbaine, les assemblées législatives ou les négociations internationales, il est essentiel de comprendre comment se prennent les décisions politiques et économiques qui influencent les politiques environnementales.

4. Analyser les conditions du changement social

En étudiant les mouvements sociaux et les actions collectives, les psychologues sociaux peuvent identifier les conditions qui favorisent la stabilité ou, au contraire, le changement dans notre rapport à l'environnement. Les moments de transformation sociale sont souvent le résultat de tensions entre différents groupes d'intérêts. Comprendre ces tensions permet de mieux anticiper et soutenir les processus de changement.

5. Soutenir la création de nouveaux rapports à la matière

Enfin, les psychologues sociaux peuvent jouer un rôle clé dans la facilitation de collaborations entre citoyens, experts et décideurs pour créer de nouvelles formes de relation avec l'environnement. En facilitant le dialogue entre ces différents groupes, ils peuvent contribuer à l'émergence de solutions collectives et durables, tout en valorisant les savoirs et les perspectives propres à chacun.

Conclusion : un rapport à la nature façonné par des rapports sociaux

Sabine Caillaud conclut son intervention en insistant sur le fait que notre rapport à la nature n'est ni un fait biologique ni une fatalité historique. Il résulte de rapports sociaux spécifiques, modelés par des dynamiques de pouvoir, des relations interpersonnelles et intergroupes particulières, et des processus de décision collective. En s'attaquant à ces rapports sociaux, les psychologues sociaux peuvent aider à déconstruire les résistances au changement et à créer de nouvelles formes d'interaction avec la nature, plus respectueuses de l'environnement.

Cette approche offre des pistes pour comprendre non seulement les origines de la crise écologique, mais aussi les leviers d'action pour transformer notre rapport à la nature de manière durable et collective. Les psychologues sociaux, à travers l'étude des comportements, des motivations et des dynamiques sociales, peuvent occuper ainsi une position centrale dans la lutte pour une planète plus saine et équitable.

Une perspective psychoclinique

La crise écologique contemporaine suscite une réflexion profonde sur les mécanismes psychologiques individuels et collectifs qui entravent notre capacité à réagir face aux périls environnementaux, en particulier l'apathie généralisée face aux signes de détérioration écologique. D'un autre côté, l'apparition de l'écoanxiété dans les consultations psychologiques questionne l'évolution des liens entre crise écologique et santé psychique. À travers l'analyse du court-métrage *Thermostat 6* (Av-ron, Cominotti, Coudert, Dano, 2018), Cristelle Lebon, maîtresse de conférences associée au CRPCC explore ces mécanismes de défense et examine les concepts psychanalytiques et psychopathologiques qui éclairent notre compréhension des réponses psychiques à la crise écologique.

Analyse du court-métrage *Thermostat 6*

Réalisé en 2018 par quatre étudiantes de l'école des Gobelins, *Thermostat 6* met en scène une famille confrontée à une fuite d'eau, qui symbolise les impacts de la crise écologique. Ce film, court, mais intense, illustre les dynamiques psychologiques à l'œuvre, non seulement dans le cadre familial, mais aussi à l'échelle sociétale. La famille, oscillant

entre ce qu'André Ruffiot nomme « le principe de constance » et « le principe de transformation », est en proie à une série de mécanismes de défense visant à éviter de prendre conscience de la gravité de la situation.

Le personnage central, Diane, adolescente, tente de bousculer les alliances inconscientes (Kaës, 2009) qui lient les membres de sa famille dans une communauté de déni, symbolisé par la fuite d'eau. Ce phénomène de déni est visible dans les répliques des membres de la famille qui banalisent ou rejettent le problème : ils oscillent entre la banalisation du problème (« Trois gouttes d'eau c'est pas une fuite ! ») et des tentatives infructueuses de mobilisation (« De toute façon j'ai déjà appelé le plombier »).

Ces dynamiques se retrouvent dans la manière dont la société réagit aux signes de la crise écologique. Le déni, la dénégation, la banalisation et l'annulation sont des processus qui permettent de maintenir un équilibre psychologique en occultant une réalité insupportable. Le film démontre également les contradictions propres aux défenses psychiques qui accompagnent cette inaction, illustrée ici par l'attente désespérée d'un plombier qui ne viendra jamais.

Mécanismes psychologiques et défenses collectives

Cristelle Lebon s'appuie sur les travaux d'Harold Searles pour aborder les réponses psychologiques face à la crise écologique. Searles avance que l'apathie généralisée face à la détérioration de l'environnement est largement motivée par des sentiments et des attitudes inconscients. Selon cette approche, l'état de dégradation de la planète active une série de défenses inconscientes pour se protéger de l'angoisse générée par la situation (Searles, 1986). Ainsi, *Thermostat 6* montre comment la famille se défend psychiquement contre l'angoisse écologique en évitant de reconnaître la fuite comme un problème réel.

Le concept d'acrasie, élaboré par Christophe Dejours dans le domaine de la psychopathologie du travail, apporte un éclairage supplémentaire. L'acrasie renvoie à la faiblesse de la volonté face à des conflits éthiques, un processus de division interne qui permet d'éviter de souffrir malgré la conscience d'un conflit moral. Il existe deux formes d'acrasie : l'acrasie paresseuse, caractérisée par un retrait volontaire de la capacité à penser, et l'acrasie sthénique, où

l'individu rationalise des comportements nuisibles pour protéger son propre équilibre psychique. Ce second type est souvent observé chez les promoteurs de la transformation économique néolibérale, qui justifient leurs actions au nom du progrès, tout en étant incapables de reconnaître les effets délétères de leurs actions.

Impact sur le langage et les interactions sociales

Un autre aspect crucial de l'analyse de Cristelle Lebon concerne l'évolution du langage et ses implications sur nos processus psychiques collectifs. Elle remarque une disparition des conjonctions de subordination dans le langage des jeunes générations, un signe selon elle de la difficulté croissante à articuler différentes réalités complexes. De même, l'usage excessif de l'expression « pas de souci » est interprété comme une volonté inconsciente d'éliminer la sollicitude des interactions sociales, un symptôme d'une incapacité à supporter des relations où l'autre et sa souffrance doivent être pris en compte.

L'écoanxiété : une nouvelle forme de souffrance psychique ?

L'écoanxiété, conceptualisée en 1997 par Véronique Lapaige¹, renvoie à une forme d'anxiété liée aux changements climatiques et aux menaces pesant sur les écosystèmes. Elle est perçue comme une forme de stress prétraumatique, déclenchée par la conscience croissante des dangers écologiques à venir. Cette notion fait débat dans la communauté scientifique : certains psychanalystes estiment qu'il ne s'agit pas d'une pathologie à traiter, mais plutôt d'un symptôme de malaise dans une société incapable de répondre adéquatement à la crise environnementale.

Cristelle Lebon propose une perspective nuancée, soulignant que l'écoanxiété, notamment chez les enfants et les adolescents, peut être une forme évolutive d'angoisses liées à des traumatismes précoces. Contrairement aux crises d'angoisse classiques, l'écoanxiété se distingue par trois caractéristiques majeures :

1. Un lien à une menace réelle (le péril écologique).
2. Une préoccupation durable et non plus ponctuelle.

3. Une orientation vers l'action, où le sujet se mobilise pour résoudre les problèmes.

Cette transformation psychique, qui pousse à l'action, est interprétée comme un signe favorable d'assouplissement des mécanismes de défense. Elle témoigne d'une capacité à affronter des réalités complexes, notamment en termes de relations familiales, où l'enfant ou l'adolescent débat et se dispute avec ses parents au sujet de l'origine des produits alimentaires ou des choix de consommation. L'écoanxiété, dans ce contexte, n'est pas à voir comme une pathologie, mais comme un signe d'évolution positive dans le traitement de l'angoisse.

Conclusion et implications pour la pratique clinique

Le rôle des psychologues dans la société contemporaine est crucial pour aider les individus à restaurer les articulations entre différents fragments de leur réalité psychique. Cela implique de :

1. Soutenir la capacité des sujets à percevoir la souffrance en eux-mêmes et chez les autres, qu'ils soient humains, animaux ou végétaux.
2. Encourager l'analyse des comportements, des mouvements internes, des angoisses et des désirs pour aider les individus à comprendre et à surmonter leurs défenses.
3. Reconnecter les individus avec l'héritage philosophique des Lumières, notamment en renouant avec l'invitation kantienne à utiliser avec courage son propre entendement pour affronter la réalité.

Dans cette perspective, l'émergence d'une empathie environnementale et d'une sollicitude envers la planète pourrait constituer une condition essentielle pour agir face aux défis écologiques. En dépassant les mécanismes de défense, les individus seraient mieux armés pour affronter les réalités complexes de la crise écologique, à l'échelle individuelle, familiale et sociétale.

¹ <https://www.youtube.com/watch?v=AXkcHbct3m4>

Bibliographie

- Av-ron, M., Cominotti, M., Coudert, M. & Dano S., (Réalisatrices). (2018). *Thermostat 6* [Animation]. France : Les Gobelins.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. France : Gallimard.
- Dejours, C., Brisson, A. & Bodin, J.-P. (2021). *L'entrée en résistance*. Éditions Azoé.
- Dejours, C. (2016). Chapitre XIV. La résistance (2009). Dans : C. Dejours, *Situations du travail*, 287-300. Paris : Presses Universitaires de France.
- Hardin, G. (1968). Tragédie des biens communs. *Science*, 162(3859), 1243-1248. doi :10.1126/science.162.3859.1243.
- Kaës, R. (2009). *Les alliances inconscientes*. Paris : Dunod.
- Moscovici, S. (1999), *Essai sur l'histoire humaine de la nature*. Paris : Flammarion. (1968).
- Ruffiot, A. (1981). Le groupe-famille en analyse. L'appareil psychique familial. In A. Ruffiot (coll.), *La thérapie familiale psychanalytique* (pp. 1-98). Paris : Bordas (1985).
- Searles, H. (2020). Processus inconscients en rapport avec la crise environnementale. *Le Coq-Héron*, 242, 11-22. Paris : Erès.

RETOUR SUR...

LE TRAVAIL DE CULTURE HOMMAGE À GEORGES GAILLARD

JEAN-FRANÇOIS CHIANTARETTO

Psychologue clinicien, psychanalyste et professeur de psychopathologie à l'université Paris 13

Entre Georges Gaillard et moi, des affinités plutôt que des connivences : ce sera le fil rouge de mon texte. Je me réfère ici à l'histoire du mot « connivence », qui signifia d'abord « fermer les yeux », au sens d'une « indulgence coupable », avant de prendre son sens actuel : un accord tacite, qui va sans dire. Or, l'essentiel, même s'il n'est pas dicible, ne va pas sans dire...

L'un et l'autre, nous ne sommes pas, je crois, sur le sol commun toujours déjà là d'un communisme de la pensée, dont nous serions à la fois les héros et les garants. Ni l'un, ni l'autre, nous ne nous considérons, je crois, comme les copropriétaires exclusifs d'une certitude épistémologique commune, dont le pouvoir identifiant risque toujours, comme naturellement, de virer à l'auto-assignation d'une identité, une et indivisible. Autrement dit, je dirais que, dès le début, nous nous sommes entendus pour nous retrouver dans ce qui nous différencie – c'est-à-dire : là où chacun à sa manière, et dans le champ de recherche qui lui est propre, nous travaillons à renoncer à l'illusion de l'Un, en particulier sous l'angle de l'unisson narcissique avec sa propre pensée. Dans nos recherches comme dans nos parcours institutionnels, il me semble que nous avons déployé l'un et l'autre, encore une fois chacun à sa manière, une distance critique, une méfiance à l'endroit de toute affiliation qui reposerait sur le sentiment d'appartenance à une communauté de pensée qui irait sans dire.

Des affinités plutôt que des connivences.

Dans l'investissement de la pensée comme travail, mais aussi comme lieu du deux en un, selon l'indépassable formule de Arendt.

Dans l'investissement de la pensée comme lieu de dialogue avec le pluriel de ses identifications et de

ses liens identifiants – dialogue que je nomme quant à moi : l'interlocution interne.

Dans l'accent mis, en tant qu'analystes, sur l'enjeu de l'auto-transformation du duel entre pulsions de vie et pulsions de destruction ou de mort en une dualité : une dualité au service de la vie et de la pensée – la dualité de deux pôles à maintenir en interaction : créativité et auto-destructivité. Ce qui amène une question à la fois métapsychologique et psychopathologique : et si l'essentiel se jouait pour tout sujet, adolescent puis adulte, dans sa capacité à suffisamment associer en lui les destins du sexuel infantile et de l'infans en état de dépendance vitale ? Avec cette idée qui me tient à cœur, du lien intrinsèque de la métapsychologie et de la méthode analytique – une idée qui présuppose l'enracinement de la métapsychologie dans le contre-transfert et ses élaborations, dans une dialectique du su et de l'insu liée à la nécessité de faire avec le refoulement, voire le clivage : un enracinement contre-transférentiel de la métapsychologie valant pour Freud, pour Ferenczi et pour tous les analystes.

Des affinités plutôt que des connivences, on l'aura compris, qui concernent une manière d'être et de penser, dans la vie, dans la pratique analytique, dans la pratique de l'enseignement et de la recherche et dans la confrontation aux enjeux institutionnels liés à ces différentes pratiques. Des affinités d'abord dans la manière d'être et de penser, en-deçà des positionnements théoriques. C'est d'autant plus à souligner qu'en tant qu'analystes, nous appartenons à la même association, le Quatrième Groupe, dont le fonctionnement s'organise autour du principe dit du minimum institutionnel. Et qu'en tant qu'enseignants-chercheurs, nous avons tous les deux pour

caractéristiques d'être animés par une éthique de la transmission de la psychanalyse à l'université, au sein de dispositifs de formation différents – une éthique de la transmission ou peut-être faudrait-il dire : une éthique de la transmissibilité, qui intègre les multiples complications, empêchements et résistances auxquelles s'affrontent la transmission.

Ces affinités ont trouvé à se prolonger dans une problématique théorique et clinique partagée, autour d'une notion freudienne dont N. Zaltman a fait un concept : le travail de culture.

Mais avant d'y venir, quelques notes, plus biographiques.

J'ai fait, comme on dit, la connaissance de Georges Gaillard, à partir de son invitation pour deux conférences à l'Institut de psychologie, en janvier 2011, autour de mes travaux sur l'interlocution interne, sous le double angle de la psychopathologie des limites et de la figure du témoin survivant. Je l'ai ensuite accompagné pour son HDR, qu'il a soutenue à l'université Paris 13 (aujourd'hui Sorbonne Paris Nord) en novembre 2013. Et à cette occasion, j'ai eu le plaisir à la fois de découvrir pleinement ses travaux et de trouver matière dans cet accompagnement à récuser les appellations non contrôlées de tuteur ou de parrain, aux fâcheuses connotations – cet accompagnement m'avait plutôt mis en position de témoin superviseur, à l'écoute des mouvements psychiques liés à ce rite de passage. Je voudrais revenir sur certains points que j'ai pu souligner lors de la soutenance, les points qui resteraient aujourd'hui, neuf ans après, susceptibles de prendre la forme de questions adressées à l'intéressé.

Pourquoi un enseignant chercheur de Lyon 2, spécialisé dans la clinique des institutions et des groupes institués est-il ainsi venu solliciter pour son HDR un enseignant chercheur d'une autre université, spécialisé dans l'approche théorico-clinique des écritures de soi et de la clinique individuelle des limites ?

Pour répondre à la question, j'avais souligné alors, au-delà des proximités épistémologiques entre CRP-PC et UTRPP, au-delà des collaborations de Georges Gaillard avec l'UTRPP, que nous avions des aires de recherches qui se croisaient sur certaines problématiques, concernant notamment les questions du trauma ou des limites. Mais surtout, à travers des champs

cliniques différents, il y a un rapport à l'analytique où place est faite à l'irréductible altérité de chaque sujet, liée à la nature relationnelle de l'être humain, qui noue l'intrapsychique et le culturel – une place de l'altérité, nécessaire pour penser la négativité et la destructivité caractérisant notre époque, dans ses modalités spécifiques d'intrication du meurtre et de l'inceste. Et je partage complètement l'idée de Georges Gaillard, selon laquelle ce qui spécifie le plus la psychanalyse, c'est sa disposition à penser et rendre au moins partiellement transformable le négatif et la destructivité. Ce qui suppose, du côté de l'analyste, dans la situation analytique ou dans son *déplacement* à l'université, qu'il accepte de questionner les sources de son penser, c'est-à-dire la donne intime apportée à cet égard par l'environnement, tant du côté des déterminations identificatoires que du côté des déterminations culturelles. Et d'ailleurs, l'offre de l'analyste ne serait-elle pas déterminée par sa disposition à rendre cette donne personnelle utilisable, afin d'aider l'analysant à s'aider à vivre le plus créativement possible *à partir de sa propre donne*. A cet égard, j'avais été frappé par la manière dont le candidat, dans son document de synthèse pour l'Habilitation, s'était employé d'entrée à relever le rôle joué par les déterminations sociales et culturelles liées à son père, dans son parcours de formation et de recherche.

L'hypothèse centrale dans les travaux de Georges Gaillard réside dans l'idée de l'activation d'une destructivité mortifère, lorsque Thanatos est insuffisamment pris en compte et articulé aux pulsions et forces de vie – activation qui était étudiée avec le document de synthèse dans le champ de la clinique des institutions et des groupes institués et centrée sur la question du trauma. Il s'agit selon ses termes de mettre en œuvre l'idée d'une « métapsychologie construite à partir de Thanatos », selon la perspective théorisée par N. Zaltzman, avec une approche du *KulturArbeit* comme lieu et vecteur d'un vivre ensemble supposant une mise au service partielle des pulsions de mort aux pulsions de vie.

La question que je n'avais cessé de poser au candidat tout au long de la préparation de l'habilitation, et encore lors de la soutenance, portait sur l'articulation de l'approche clinique des institutions, des groupes institués et des sujets individuels, dans le contexte de la destructivité massive ayant marqué

au plan collectif le Vingtième siècle. Dans son document, il soulignait à juste titre que cette destructivité « oblige à poser l'éclatage du sujet sur le social comme une dynamique centrale, et à mettre l'accent sur l'étroite corrélation entre les registres intersubjectif et transsubjectif, sur l'intrication de la psyché du sujet avec ses différents groupes d'appartenance et avec l'ensemble des méta-cadres ». Sur cette base, il développait une réflexion très stimulante sur le pouvoir. Son idée de la fonction paternelle comme don d'une place à la mort, référée à P. Legendre, me semble avoir un fort potentiel heuristique : le père comme dépositaire d'un pouvoir meurtrier et comme garant d'une « abstinence » possible. Elle a des implications pour penser la démocratie, en deçà d'un système politique au sens strict, comme un processus donnant place à la conflictualité au sein du fonctionnement groupal ou institutionnel, rendant la négativité partiellement élaborable et utilisable. Elle permet aussi de penser le parricide et le filicide comme les deux paradigmes de l'approche des problématiques du fondateur ou du réformateur, approche particulièrement utile pour penser tant l'histoire de la psychanalyse que l'histoire, y compris récente. Elle ouvre enfin sur une réflexion autour de la place accordée au passé dans la construction du futur, au titre d'une approche psychanalytique de la génération comme lieu et vecteur de l'histoire, aux plans à la fois individuel et collectif.

Sur cette base, Georges Gaillard proposait un ensemble de réflexions originales concernant la clinique contemporaine des institutions et des groupes institués. Il proposait aussi des perspectives très stimulantes sur la question du trauma chez le sujet individuel, mais leur déploiement était alors délibérément limité par le fait que la clinique psychanalytique individuelle était laissée pour l'essentiel hors champ. L'idée, fondamentale, d'une « métapsychologie à partir du primat de Thanatos », lui permettait et lui a permis depuis, notamment en collaboration avec J.-P. Pinel, d'enrichir la clinique des institutions et des groupes institués. Depuis l'Habilitation à Diriger des Recherches, il a pu justement davantage déployer son approche clinique et théorique du trauma dans un double étayage sur les dispositifs de la cure individuelle et du groupe. Il a ainsi enrichi son approche psychopathologique des limites, avec cette

perspective qui était déjà devenue centrale en 2013 d'une auto-limitation liée au travail de la mort.

Avant d'y revenir avec N. Zaltzman, dont l'œuvre vient en somme matérialiser ce qui nous différencie dans ce qui nous rapproche (pour reprendre ma formule), je voudrais profiter de l'occasion pour interroger Georges Gaillard sur cette problématique centrale de l'intrication de l'individuel et du collectif, sous l'angle précisément de l'articulation de la clinique individuelle et de la clinique des groupes et des institutions. De l'interroger sur la manière dont il se situerait aujourd'hui par rapport à différents points que je soulignais ou questionnais en 2013 :

La « clinique de l'extrême ». Ce terme me semble trop généraliste et présente le risque de banaliser et d'indifférencier des cliniques très différentes, qui ont pour enjeu commun la confrontation à diverses modalités d'attaque de l'intériorité des sujets. Alors qu'au sein de la critique de la société moderne marquée par le déni de la souffrance et de la castration, le recours au concept de dédifférenciation est précieux, qui rend pensable l'idée d'un sujet sans autre. Ce concept permettait à Georges Gaillard en 2013 de rendre compte des atteintes du vivre ensemble, où se mêlent pour chaque sujet la matière intime et la matière sociale, la matière pulsionnelle et la matière culturelle, notamment : l'égalitarisme, la marchandisation des plaisirs et de la jouissance, l'obligation de la transparence.

Le « féminin de liaison ». Dans sa réflexion sur les dispositifs de régulation des groupes institués, Georges Gaillard utilise ce terme pour rendre compte de l'émergence du féminin dans les groupes, un féminin originaire articulé au père au sens d'un « évidemment originel », d'un renoncement qui accueille, libérant une place qui rend possible la tiercéité. Il théorise dans cette perspective la fonction, dans un groupe, de l'accueil mutuel des limites et des fragilités des uns et des autres, à l'exact opposé de la constitution d'un bouc émissaire. Il propose ainsi une théorisation très utile du but de la régulation : « que le conflit s'amenuise en conflictualité ». Mais reste une question : l'application aux groupes institués d'un féminin originaire articulé au père ne relève-t-elle pas d'un passage à la limite entre l'intrapsychique et le social, référée à la mythologie freudienne du *Urverter* ? Et cette mythologie freudienne n'aurait-elle pas

de sens que pour penser la construction individuelle du psychisme ?

Afin que le « conflit s'amenuise en conflictualité », le remède proposé est donc le consentement à un féminin de liaison dans les groupes. Avec trois processus qui doivent être mis en jeu à cette fin : l'autoréflexivité, la conflictualité et la créativité. Mais là encore, en 2013, je demandais à Georges Gaillard si finalement il ne pensait pas ces processus à partir de la psyché individuelle, de sa capacité à mettre en œuvre les différences structurantes et symboliques : vie/mort, différence des sexes, différence des générations, humain/non humain – au passage, concernant la dernière paire, je préfère quant à moi utiliser avec P. Fédida la polarité humain/déshumain (P. Fédida, 2007). Et il m'avait répondu en déplaçant la question. Le travail de transformation groupal comporte pour lui trois éléments : la transformation de l'éprouvé individuel en un objet de groupe ; ses effets mutatifs en proportion de la capacité d'une équipe à donner place à la mort ; l'accès du groupe à Thanatos, en proportion de celui de l'intervenant extérieur. Mais pour moi, la question demeurerait et demeure : ce travail de transformation ne repose-t-il pas avant tout sur les capacités et les limites de la dynamique individuelle de la psyché de chacun ? De la psyché individuelle telle qu'elle est à l'origine déterminée par un accueil suffisamment bon ou non, c'est-à-dire mettant suffisamment ou non « à l'abri du meurtre » ? Ne faudrait-il pas assumer davantage les implications de cette donne d'abord individuelle, dans la perspective revendiquée de la pulsion anarchiste de N. Zaltzman, de cette idée effectivement décisive d'une part de la pulsion de la mort au service de la vie ?

Comment aujourd'hui Georges Gaillard répondrait-il à ces questions ? D'autant que depuis, nous avons l'un et l'autre évolué, jusqu'à nous engager dans la même société analytique, caractérisée comme évoque plus haut par le principe du minimum institutionnel dans la formation analytique. Et nos différentes collaborations depuis 2013, dans cette société et à l'université, me donnent le sentiment que l'articulation s'est approfondie chez lui entre la clinique de la cure et la clinique des groupes et des institutions – parallèlement, chez moi, à une centration sur la question du travail de culture dans la cure, incluant de plus en plus la question de la

culture comme telle (J.-F. Chiantaretto, 2020). Je ferais encore une fois l'hypothèse que nos différences épistémologiques nous ont rapproché, comme l'attesterait l'organisation à l'USPN, avec J.-P. Pinel, fin 2018, d'un colloque sur le thème « transparence et mélancolie » ; et surtout, la co-organisation à Cerisy, en 2019, d'un colloque autour de l'œuvre de N. Zaltzman, qui a donné lieu à un ouvrage collectif, publié en 2020 (J.-F. Chiantaretto & G. Gaillard, 2020).

Pour actualiser au mieux mes questions, je voudrais exposer rapidement ce qui est pour moi essentiel dans l'apport de N. Zaltzman, au-delà même de son concept de pulsion anarchiste : justement sa conception du travail de culture dans la cure.

Cette conception me semble liée à la question de la guérison psychanalytique, comme le titre de son livre de 1998 (N. Zaltzman, 1998) le suggère. La guérison pour elle est de l'ordre d'un assentiment à la « condition plurielle de la vie psychique », indissociablement intrapsychique, relationnelle et culturelle. La guérison passe par une reconfiguration narcissique, qui ne peut être théorisée qu'au prix d'une reconfiguration métapsychologique, reprenant l'intuition freudienne, selon laquelle la dimension relationnelle de la vie psychique, y compris et surtout dans sa constitution première, est « à l'origine de la méthode analytique » – à ceci près, ajouterais-je, que l'intuition freudienne a été développée au plan métapsychologique par Ferenczi et que cela débouche chez elle sur une nouvelle définition du narcissisme primaire :

« Le narcissisme primaire n'est pas d'ordre identitaire auto-référent, s'auto-référent.

La racine, la source pulsionnelle du narcissisme primaire est dans l'identification inconsciente, contenu collectif, « propriété générale des êtres humains », qui se transmet, qui s'enrichit ou souffre par l'histoire générale de l'humanité. Ce narcissisme se nourrit aux mises en sens que cette histoire se donne d'elle-même. »

Au regard de cette définition novatrice, « [...] toute maladie est une entreprise narcissique impossible, un contre-sens à la réalité humaine [...] Elle veut se soustraire à cela même qui détermine la spécificité de la vie psychique, *fragment individuel*

indivisible de la réalité humaine dans son ensemble. ». Et toute guérison suppose de consentir à tuer l'enfant merveilleusement complet du narcissisme primaire. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'on pourrait envisager la pulsion anarchiste comme une solution limite aux impasses du narcissisme.

La guérison engage bien l'acceptation d'une in-tranquillité narcissique, sur fond de l'irréductible insatisfaction pulsionnelle, du fait qu'elle engage un assentiment à la dimension relationnelle du psychique incluant le travail de culture. C'est très exactement là où le travail de la culture se confond avec le travail de la cure. À partir du transfert du patient, dans le contre-transfert et son propre transfert, il s'agit pour l'analyste de traiter une « interprétation singulière en impasse d'une problématique commune à l'ensemble humain ».

Le travail de culture dans la cure exerce une action transformatrice sur le patient, qui retentit sur ses proches et l'ensemble de ses réseaux de vie, mais aussi contribue à modifier la donne culturelle, le sol commun libidinalement investi, c'est-à-dire la manière dont l'ensemble humain transforme collectivement l'auto-destructivité individuelle et collective, en inventant une alternative au meurtre qui ne lèse pas trop Thanatos. Mais à travers l'analyste, le travail de culture dans la cure transforme aussi la psychanalyse elle-même, ce que Freud a manqué, suivi malheureusement en cela par un certain nombre de *fidèles*, notamment les tenants de la psychanalyse dite appliquée.

Héritière assumée du postulat freudien de l'investigation qui soigne, N. Zaltzman pose dès ses premiers travaux (en 1974), l'extension du champ du pensable comme l'enjeu essentiel pour chaque analyse, à la fois du côté du patient et du côté de l'analyste. L'analyste ne peut le devenir sans « l'expérience éprouvée » de la théorie et de la méthode, c'est-à-dire sans questionner la psychanalyse en se questionnant lui-même : de son côté, tout procède de son aptitude à contacter toujours différemment l'inanalysé en lui, avec chaque patient. Sachant que l'activité théorique peut tout aussi bien favoriser l'évitement que la confrontation à l'inanalysé qui le lie à ses propres analystes, inévitablement transféré – plus ou moins – sur la psychanalyse. Le pire à cet égard étant de se prendre définitivement pour un

analyste, écrira-t-elle dans une réflexion sur le dispositif de l'analyse quatrième, mode de supervision propre au Quatrième Groupe.

Comme Granoff, avec sa distinction entre le « discours sur l'analyse » et le « discours ayant l'analyse pour cause », elle mise sur le pouvoir analysant de la théorie – à une condition expresse : que la théorisation soit suffisamment au service d'une quête de vérité sur soi, tout en étant associée à un investissement du progrès de la connaissance. C'est l'amour de la vérité, chez l'analyste, dans ce double versant, intime et culturel, qui rend possible de penser ensemble et séparément, dans la cure et dans sa participation à la communauté des analystes – une communauté symbolique qui ne doit pas être réduite à l'appartenance à une société analytique.

L'esprit du mal (N. Zaltzman, 2007) vient expliciter en 2007 la critique assez radicale du surmoi de la culture version Freud, une critique qui préside à la théorie du travail de culture : « [...] mauvais psychologue. Le surmoi se contente d'opposer à l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement l'injonction irréaliste, impraticable : "aime ton prochain comme toi-même" ». Au passage, cette charge finale me semble laisser hors champ la signification première de l'injonction, qui pose l'amour de soi comme la condition d'une régulation de l'auto-destructivité – une régulation qui renoncerait à la solution immédiatement efficace du meurtre et de la destruction : soit une pseudo-solution, porteuse de la menace de la destruction en retour et donc de l'autodestruction individuelle et collective.

De par ses racines narcissiques, le surmoi prend la valeur d'un gardien de la vie, en prenant en charge et le meurtre et la faute – à condition de trouver le bon dosage pour la punition sacrificielle, pour la limitation de la satisfaction pulsionnelle. La limitation doit être liée au don d'une place légitime dans le monde, elle doit être au service des assises narcissiques du sujet, assises indissociablement individuelles et collectives. En ce sens, l'échec du surmoi de la culture marque l'échec de l'éthique.

Freud a laissé ouverte la question de savoir si le surmoi et le surmoi de la culture sont à différencier ou si le surmoi serait biface, avec un versant intrapsychique et un versant culturel. Zaltzman déplace la question, en distinguant le travail de la civilisation et

le travail de la culture. Le travail de civilisation « retient les modifications survenues dans l'ensemble de la collectivité humaine et transmet leur influence au niveau individuel ». Alors que le travail de culture est un processus strictement intrapsychique : « les modifications qu'il accomplit portent sur la sphère de la réalité psychique et les rapports d'influence entre l'inconscient, le ça et l'instance pensante. ». Face à la Shoah, aux génocides, à Hiroshima et à toutes les formes contemporaines d'attaques de l'humain, l'échec du surmoi de la culture est patent et le ratage du travail de culture vient se manifester dans les ratés du travail de civilisation. Mais l'essentiel pour Zaltzman, en se recentrant sur le travail de culture, reste toujours et encore de situer le registre d'intervention du psychanalyste et les conditions de possibilité de la guérison psychanalytique, liée « au procès individuel et collectif de la culture ». Il y va d'un renoncement du moi à son hégémonie narcissique, il y va du consentement à « une référence d'autorité commune à l'ensemble humain ».

Le travail de culture vient inscrire dans la cure « la médiation vitale et problématique du sujet à une référence autre que lui-même, à une référence commune à l'ensemble humain ». Ce « référent psychiquement vital de la condition humaine » constitue un « garant transcendant », depuis ses multiples formes religieuses jusqu'à d'autres formes à venir, prises en charge par la « dictature de la raison » – à

condition qu'elle se marie avec « l'amour de la vérité ». « L'amour de la vérité » pourrait en effet caractériser au mieux ce qui pour N. Zaltzman conditionne, dans le positionnement de l'analyste, la guérison par la psychanalyse. Le terme désigne un au-delà du transfert et du contre-transfert, l'inédit rendu possible par ce qui a lieu entre l'analysant et l'analyste. Cet au-delà, qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre, est créé par la rencontre analytique *en tant qu'elle n'est pas la rencontre de deux personnes*, mais la mise au travail, *ensemble et séparément*, de deux attentes suffisamment croyantes et suffisamment accordables, tout en relevant de scènes intérieures suffisamment dissemblables. Au bout du compte, c'est l'amour de la vérité chez l'analyste qui conditionnerait l'activation dans la cure du « garant transcendant ».

Voilà en somme l'essentiel de la discussion que je proposerais à Georges Gaillard de poursuivre. L'amour de la vérité, au centre de la pensée de N. Zaltzman, correspond selon moi à une attente désirante : la connaissance de ce qui n'est pas encore connu, au niveau de l'ensemble humain. Jusqu'à quel point et selon quelles modalités serait-il d'accord pour dire que cette attente trouve sa source avec la recherche individuelle de la connaissance de soi *dans la relation à l'autre* – indissociable de la culture –, au principe même de la cure ? Étant entendu que l'auto-connaissance ne peut être qu'une recherche, littéralement sans objet, de par la division du sujet.

Bibliographie

- J.-F. Chiantaretto, *La perte de soi*, Paris, Campagne Première, 2020.
- J.-F. Chiantaretto et G. Gaillard (dir.), *Psychanalyse et culture. L'œuvre de Nathalie Zaltzman*, Paris, Ithaque, 2020.
- P. Fédida, « Humain / déshumain », in P. Fédida et al., *Humain / déshumain*, Paris, PUF, 2007, p. 13-124.
- N. Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Paris, PUF, 1998.
- N. Zaltzman, *L'esprit du mal*, Paris, Ed. de l'Olivier, 2007.

